

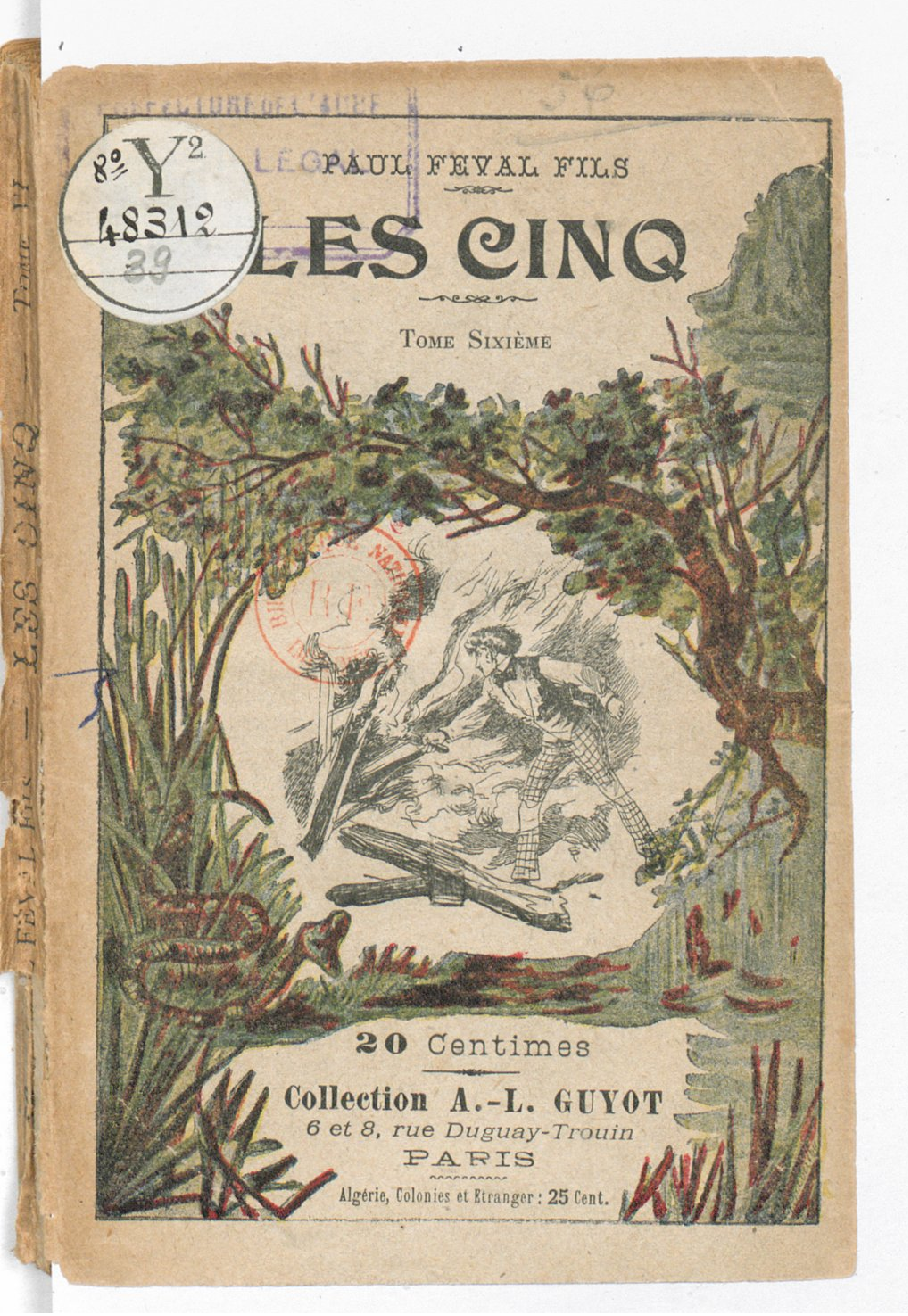


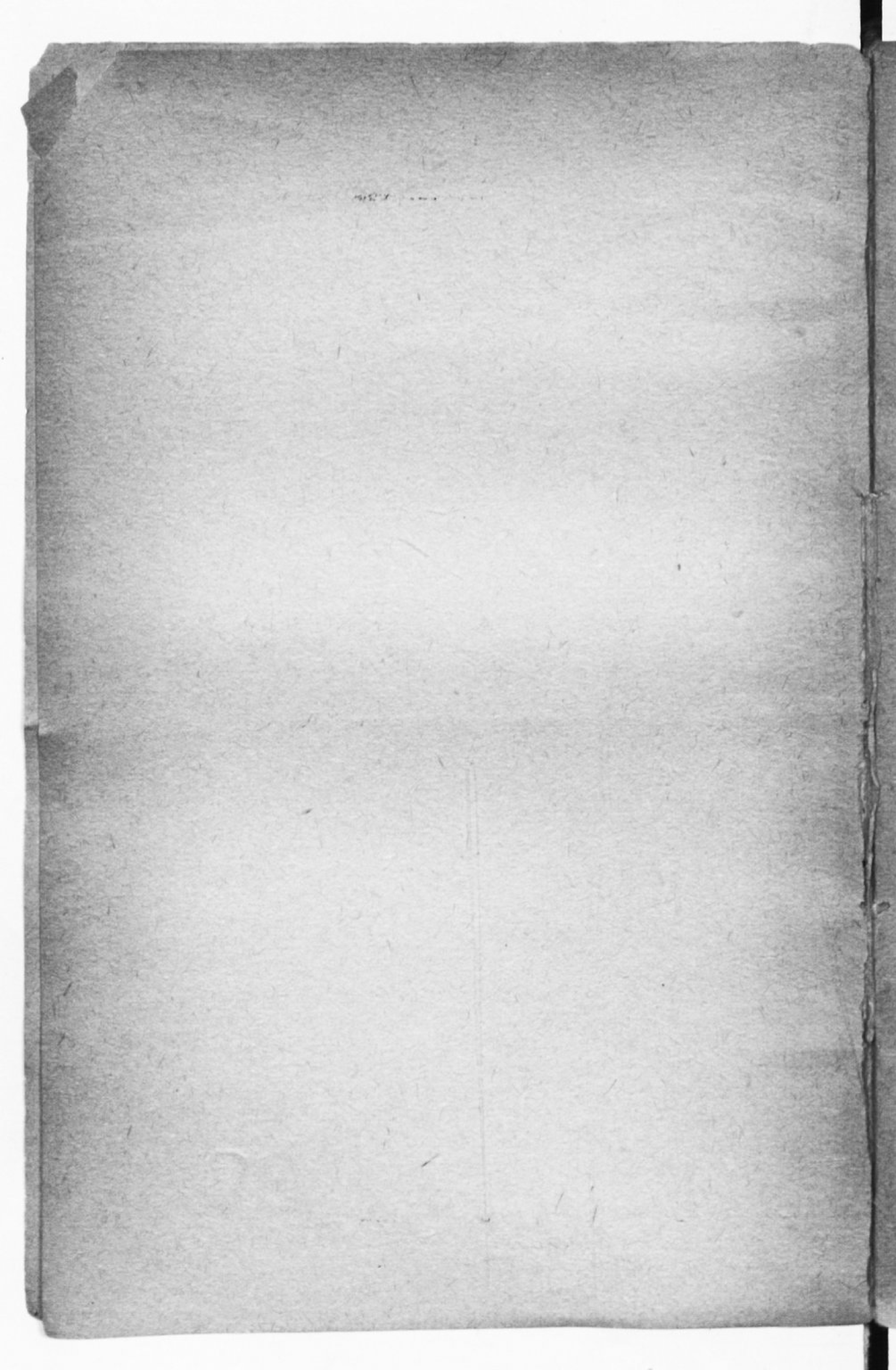
Paul Féval fils. Les Cinq





Féval, Paul (1860-1933). Paul Féval fils. Les Cinq. (1907).


PAUL FEVAL FILS
LES CINQ
TOME SIXIÈME
20 Centimes
Collection A.-L. GUYOT
6 et 8, rue Duguay-Trouin
PARIS
Algérie, Colonies et Etranger : 25 Cent.
PAUL FEVAL FILS — LES CINQ — TOME VI





LES CINQ

PAUL FÉVAL FILS

LES CINQ

TOME SIXIÈME

PARIS
Collection A.-L. GUYOT
6 et 8, rue Duguay-Trouin, 6 et 8

LES CINQ

DEUXIEME PARTIE

(Suite)

Princesse Charlotte

(Suite)

XXIII

LE FILS ET LE PÈRE

C'était pour nous une nécessité de raconter la journée de princesse Charlotte. Maintenant que nous l'avons fait, nous revenons au lieu et à l'heure où nous laissâmes M. le marquis de Sampierre en face du quatrième portrait débarrassé de son *nuage*.

Au dernier moment, nous avions montré la porte masquée qui s'ouvrait derrière M. le marquis, et un visage de jeune homme apparaissant dans l'ombre de l'entre-deux.

Nous avions dit : « L'original et le portrait étaient en présence. »

C'était l'exacte vérité.

Le mouvement de la porte sur ses gonds fut si absolument muet, que M. le marquis ne se retourna même pas. Il appartenait tout entier à la contemplation de son œuvre : cette figure qu'il venait de retrouver en quelques coups de pinceau sous l'amalgame de couleurs qui'l passait sa vie à manier et à remanier sans cesse, tantôt épaisissait le brouillard, tantôt le dissipant.

Il pensait tout haut. Avant même de franchir le seuil, Édouard et Charlotte purent l'entendre qui murmurait ces paroles déjà écrites par nous :

— Je n'ai pas besoin de ma science, ici. Le moindre chirurgien de campagne, à première vue, condamnerait cette blessure. Elle attaque manifestement les carotides. Giambattista dit vrai : l'enfant est mort ! je l'affirme... je le jure !

Dans son accent, il y avait une froideur morne, et triste.

Charlotte poussa légèrement Edouard qui fit un pas à l'intérieur de la chambre. Elle entra derrière lui. Aussitôt que le regard du jeune homme fut tombé sur le portrait, auquel la figure ne manquait plus, il eut un frémissement par tout le corps.

— Je vous l'ai dit, murmura Charlotte à son oreille : vous êtes son juge !

Et elle attira à elle le panneau qui rendit en se refermant, un bruit presque imperceptible.

A ce bruit, M. le marquis de Sampierre se retourna.

Le soleil, incliné déjà vers l'horizon, frappait maintenant les persiennes du côté de la grande avenue.

La chambre était éclairée assez vivement.

L'idée de la porte secrète ne vint pas au marquis en ce premier instant.

Ce couple immobile, dont les profils se dessinaient pour lui à contre-jour, le frappa comme une apparition.

Il recula de plusieurs pas, et son dos rencontrant la table, il tâtonna pour y chercher derrière lui le revolver.

— Je suis armé ! balbutia-t-il ; qui êtes-vous ? D'où sortez-vous ? je vendrai chèrement ma vie...

— C'est moi, mon oncle, dit alors Mlle d'Aleix de sa voix la plus douce.

— Ah ! fit M. de Sampierre sans lâcher le pistolet qu'il venait de trouver, je vous salue, princesse ; vous avez beaucoup grandi, ma chère fille, et embelli. Le temps passe vite... et, cependant, comme il est lent !

Il regarda tout autour de lui et ajouta :

— Vous êtes seuls tous deux ?

Puis avec un sourire contraint :

— Venez m'embrasser, Carotta, le jour est mauvais ici, je ne vous avais pas reconnue.

Édouard croyait rêver. Son regard restait cloué à la toile où un jeu de lumière mettait la blesssure à vif.

Après avoir embrassé Charlotte au front, M. de Sampierre reprit avec tout son calme revenu :

— Et celui-ci est Domenico de Sampierre, n'est-ce

pas ? Bonjour, mon fils, on m'avait annoncé votre visite.

— Mon père... balbutia Édouard machinalement.

— Je vous prie, tournez-vous que je vous voie au jour.

Il avait déposé le revolver sur la table. Il marcha pour se mettre entre Édouard et les persiennes éclairées.

Édouard, obéissant, se retourna.

M. de Sampierre le regarda très attentivement. A trois ou quatre reprises, ses yeux allèrent du jeune homme au portrait.

Il ne suffirait pas de dire qu'il y avait ressemblance; c'était une extraordinaire parité !

— La photographie n'avait que quinze ans quand je la reçus, murmura M. de Sampierre, mais j'ai tenu compte avec soin des cinq années écoulées depuis lors. Il faut pour cela beaucoup d'habilité assurément; je n'en manque pas... C'est vous qui m'aviez adressé vorre photographie, je suppose, mon jeune ami ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit Edouard.

Charlotte écoutait sans comprendre.

— Très bien ! fit le marquis d'un air narquois. Vous niez, c'est naturel. Les choses sont comme elles doivent être. Jeune homme, on ne m'avait pas trompé. Je suis de ceux qu'on ne trompe pas facilement, vous pourrez en faire l'épreuve !

— Cher oncle, dit M[lle] d'Aleix, vous avez donné à mon cousin son vrai nom, mais vous ne lui avez pas

ouvert vos bras. Nous ne savons pas quelles pensées se cachent sous vos paroles. Je vous en prie, répondez-moi : reconnaissez-vous votre fils ?

M. de Sampierre lui sourit avec douceur.

— Comme vous voilà devenue charmante, petite Carlotta ! prononça-t-il d'un ton de sincère admiration. J'avais une haute estime pour ma cousine Michela Paléologue, princesse d'Aleix. Elle assistait à mon mariage. Domenica, en ce temps-là, était encore plus belle que vous... Certes, certes, princesse, je reconnais mon fils. Il est frappant ! Il a tout-à-fait le même air de tête que mon pauvre Roland. Donnez-moi votre main, Domenico de Sampierre. Vous êtes un comte, mon ami et un prince aussi, et vous êtes plus riche que le roi.

La main d'Édouard tremblait un peu. Le marquis la secoua lentement.

— Vous tremblez très bien l'émotion, poursuivit-il avec une nuance de bienveillante raillerie, et je vous trouve fort beau garçon.

Le rouge montait aux joues d'Édouard. Charlotte était pâle de colère.

— Mon fils, reprit M. de Sampierre, vous avez pour père un fou. Je pense que vous savez cela ? Mais un fou qui connaît les affaires. Un savant tel que moi, jeune homme, je vous le répète, est difficile à induire en erreur...

— Monsieur, interrompit Charlotte qui passa devant Édouard pour l'empêcher de répondre, mon cousin ne vient à vous ni pour votre fortune, ni pour votre noblesse, sachez tout d'abord cela...

— Princesse, je vous crois, interrompit le marquis à son tour. Mon fils ne doit pas avoir de secrets pour vous qui possédez successivement la confiance de tous les héritiers de Sampierre.

Le mot fut dit bonnement et n'en tomba que plus cruel.

Charlotte croisa ses bras sur sa poitrine. Une larme de honte lui vint aux yeux.

— Vous devez être mon père, monsieur, dit tout bas Édouard, sans cela rien au monde ne m'eût em pêché de punir cette parole!

Le marquis avait toujours aux lèvres son sourire matois. Il s'inclina cérémonieusement et dit :

— Voici ce que j'appelle un argument de gentilhomme! Il y a du temps que je ne vais plus au théâtre, mais c'est déclamé supérieurement... Allons, bravo!

Il tourna sur ses talons et fit les cent pas dans la chambre avec une apparente tranquillité.

Édouard soutenait Mlle d'Aleix entre ses bras.

Au bout d'une minute, tout au plus, M. de Sampierre revint à eux et demanda le plus simplement du monde :

— Au fait, mon fils et ma nièce, que me voulez-vous tous les deux?

Ce fut encore Mlle d'Aleix qui répondit :

— Nous voulons vous défendre, et nous ne voulons pas autre chose.

M. de Sampierre, qui était maintenant placé comme au début de l'entrevue, sous le quatrième portrait, rabattit le voile noir d'un geste insouciant.

— Je vous suis obligé, dit-il, mais contre qui ?

— Contre celui, répliqua Charlotte, qui vient d'emporter d'ici votre fortune et votre vie.

— Battista s'est-il donc déjà vanté de cela ! s'écria le marquis étonné. Nous étions seuls tous deux comment pouvez-vous savoir ce qui s'est passé entre nous ? Je gage qu'il vous fait un doigt de cour, ma belle nièce ? c'est encore un héritier de Sampierre celui-là !

— En effet, dit à voix basse Mlle d'Aleix, dont le front devint pourpre, j'ai subi cette honte d'écouter ses propositions de mariage. Il fallait cela pour le connaître. Je l'ai fait pour lui, ajouta-t-elle en serrant la main d'Édouard entre les siennes, et ensuite pour Domenica, ma seconde mère. M. le comte Pernola m'a suppliée d'abord, puis il m'a menacée, car il paraît que je n'ai dans cette maison aucun droit de famille. Du moins, M. le comte de Pernola me l'a-t-il donné à entendre.

Son regard interrogeait M. de Sampierre.

— Vous parlez nettement et fièrement, ma fille, dit celui-ci, dont le regard devint moins dur, mais Domenico ne parle pas, lui. Est-il muet ?

Il était froid et droit comme une statue, ce grand garçon d'Édouard.

— Monsieur, dit-il à son tour, je cherche à comprendre et je n'y parviens pas. Je viens de très loin. Il me semble que vous raillez quand vous m'appliquez ce nom de Domenico. Je n'ai pas mérité cette moquerie. Si je ne craignais de vous offenser, vous qui êtes peut-être mon père, je vous dirais la vérité.

vraie : mon nom a été jusqu'ici Édouard Blunt. Il m'a suffi. Je n'ai pas l'ambition d'en changer. D'autres ont pu souhaiter pour moi vos titres et vos biens, qui, selon eux, m'appartiennent dans l'avenir; moi, je ne m'en soucie pas...

— Vraiment! fit M. de Sampierre qui écoutait avec curiosité.

— C'est comme cela, poursuivit Édouard. Il y a dans cette maison beaucoup de tristesse pour le présent, et l'avenir m'y paraît gros de menaces. Je ne crains pas les batailles; cependant, sur ce terrain de Paris qui m'est inconnu, j'ai défiance... Mais c'est trop de paroles après trop de silence. Vous allez me juger d'un seul mot : tout à l'heure je suppliais Mlle d'Aleix de me suivre au-delà de la mer, dans cette vie de travaux, de dangers et de liberté qui a été ma vie, Charlotte m'a répondu : « Il est permis d'abandonner son droit, mais non pas son devoir. » Et je suis resté. Parlez-moi désormais, monsieur, je vous prie, comme à un homme qui fait son devoir.

Il y avait un étonnement profond dans le regard de M. de Sampierre.

Mlle d'Aleix se rapprocha de lui et glissa son bras sous le sien.

A la douce pression de ce bras, le marquis répondit sans savoir peut-être qu'il parlait :

— C'est un homme, en effet! Par le corbac! c'est un homme... et il y a un écho de moi dans sa voix!

Il ajouta, dompté par une émotion soudaine qui mouilla sa paupière pour la première fois depuis des années.

— Domenica serait si heureuse de le voir !

Charlotte échangea un regard avec Édouard. Celui d'Édouard exprimait de la compassion et comme un commencement de tendresse.

— Princesse, dit tout à coup le marquis, la dernière parole de Roland fut une prière : il me conjurait d'avoir confiance en vous. Si celui-là est mon fils, il doit me détester : n'essayez pas de me tromper...

Il ferma la bouche de Mme d'Aleix qui voulait répliquer et il dit encore, mais cette fois à voix basse :

— Il doit tout savoir. L'homme qui l'a élevé savait tout, et il était mon ennemi mortel !

Il s'était penché jusqu'à l'oreille de Charlotte. La voix d'Édouard Blunt le redressa. Édouard disait :

— Monsieur, vous vous trompez : l'homme qui m'a élevé m'a appris d'abord à servir Dieu, ensuite à respecter, à aimer mon père et ma mère.

XXIV

LE SCALPEL

Les bras de M. le marquis de Sampierre, s'ouvrirent comme malgré lui. Il était en proie à une grande émotion.

Cependant, au lieu d'attirer Édouard contre son cœur, il le tint à distance pour l'examiner longuement, mais ce regard profond et tout plein de douloureuse tendresse valait un baiser.

— Tu ne sauras jamais, murmura-t-il avec des larmes dans la voix, comme j'ai adoré ta mère!

Charlotte craignait d'arrêter cet élan inespéré. Elle savait avec quelle étrange rapidité la cervelle du marquis déménageait d'un pôle à l'autre.

Et pourtant, il fallait agir. Les heures ici étaient précieuses comme celles d'une journée qui peut n'avoir pas de lendemain.

— Mon oncle, dit-elle, voulez-vous que nous parlions de vous?

M. de Sampierre donna une marque d'impatience et répondit :

— Non, je veux que nous parlions de lui.

Mlle d'Aleix insista et dit en souriant.

— Parler de vous, n'est-ce pas encore parler de votre fils ?

Quelque chose de cauteleux passa dans le regard de M. de Sampierre. Ce fut rapide comme la pensée. Il reprit :

— Nous allons avoir à combattre, c'est entendu. Je sais la loi. Nous serions bien forts, si nous avions ce que la loi appelle un commencement de preuve. Une mère ne laisse pas aller son enfant sans un signe qui puisse le faire reconnaître plus tard. Domenico, mon fils, quels moyens avez-vous d'appuyer votre dire ?

— Le signe que je porte, répliqua Édouard avec douceur, mais avec tristesse, ce n'est pas ma mère qui me l'a donné.

M. de Sampierre se tourna vers Charlotte.

Ses yeux étaient redevenus inquiets et mauvais.

Charlotte lui serra le bras tendrement :

— Nous n'avons lui et moi qu'une pensée, dit-elle, c'est de vous sauver. Nous vous aimons.

— Je vous crois, fit le marquis en se forçant à sourire. Merci, mes enfants, c'est bon de s'aimer... asseyez-vous tous les deux près de moi, bien près... nous sommes une famille maintenant.

Et quand ils furent groupés, le père au milieu, il voulut avoir les mains de ses enfants dans les siennes et reprit brusquement :

— Alors, ce scélérat de Giambattista veut ma mort ?

— Je vais vous parler comme si vous aviez confiance en nous, répondit Charlotte. Vous avez tout

donné à cet homme, tout ce qui vous garantissait contre lui...

— C'est une grande faute, interrompit M. de Sampierre, je le comprends parfaitement et je regrette bien de l'avoir commise. Merci encore, princesse... Tu as l'air d'un jeune homme prudent et avisé, Domenico, mon fils. Pourquoi ne prends-tu pas la parole à ton tour ?

— Parce que je ne sais pas si vous nous raillez, mon père, dit Édouard toujours calme et doux. Quand il s'agira de vous défendre les armes à la main, je n'hésiterai plus, et je ne céderai mon tour à personne.

— Oh ! oh ! les armes à la main ! répéta le marquis, ceci est un souvenir d'Amérique, mon garçon ? Quelles armes ? Le couteau et le *rifle* ?... Làbas, vous ne connaissez que la violence, mais à Paris, nos armes sont là...

Il se toucha le front pour achever avec emphase :

— Les armes offensives comme les armes défensives ! Giambattista Pernola n'est qu'un ignorant auprès de moi. Je n'ai besoin de personne pour me protéger contre lui.

Il réunit les mains des deux jeunes gens dans les siennes. Vous eussiez dit des fiancailles.

— Dieu m'avait tout donné, reprit-il sur le ton de la bonne et intime causerie : je ne sais au monde que Bourbon, Savoie et Bragance pour être d'aussi bonne maison que Sampierre. J'ai eu pour femme un miracle de beauté, et cent familles nobles auraient

été riches avec mon revenu. Jamais personne ne fut comblé comme moi... Qu'est-ce que le bonheur et comment nier la fatalité ? Avec tout cela dans la main, j'ai vécu triste, pauvre et seul !

— La fatalité, pour vous, dit M[lle] d'Aleix, avait nom de Giambattista Pernola. Cette chambre où nous sommes est tapissée de ses victimes.

— Qui donc ? demanda le marquis, feignant de ne point comprendre.

— Vous d'abord, répondit Charlotte dont le doigt tendu montra tour à tour les quatre portraits, votre fils aîné, votre femme et votre dernier né.

— Je ne suis pas mort, princesse, objecta bonnement M. de Sampierre, M[me] la marquise est en pleine de santé, et notre Domenico se porte assez bien, le cher enfant, Dieu merci !

Puis, sans laisser à la jeune fille le temps de répliquer :

— Je suis, dit-il, une mine d'or, entourée de brigands ; Giambattista m'a déjà dit cela, mais il ne m'effraie pas plus que les autres voleurs qui rôdent autour de cette proie. Seulement, lui, il fait sentinelle, remarquez cela ; il me garde contre les autres, croyant que je lui appartiens... Or, c'est mon élève, après tout, et je lui ai donné un peu de mon savoir.

Il se leva tout à coup et alla vers sa malle dont il souleva le couvercle. Édouard dit à Charlotte :

— Qu'espérez-vous de ce pauvre malheureux ?

M[lle] d'Aleix avait la tête baissée.

— Je vous ai empêché d'aller chez cette femme

de Ville-d'Avray, murmura-t-elle; il y a là un grand danger, je le sais, mais le danger n'est que pour vous... moi, si j'y allais, je n'aurais rien à craindre de Mme Marion.

— Est-ce que vous songeriez ?... s'écria Édouard.

— Patience ! fit de loin le marquis, ce sont des choses singulières et que je puis seul expliquer... je reviens.

Charlotte mit un doigt sur sa bouche et dit en se penchant à l'oreille d'Édouard :

— Si nous échouons ici, je ne peux me résoudre à vous quitter : nous irons ensemble et ce ser la dernière ressource.

M. de Sampierre avait retiré de sa malle une trousse en cuir noir semblable à celles que portent les chirurgiens. Comme Mlle d'Aleix venait à sa rencontre, il montra son portrait et frappa sur la trousse en disant :

— C'est celle que vous voyez là. Je l'ai depuis vingt ans.

En effet, la trousse était reproduite dans le portrait avec une minutieuse exactitude.

— Voulez-vous, oui ou non, demanda la jeune fille, que nous parlions de la menace qui est sur vous ?

M. de Sampierre fit jouer le fermoir de la trousse et répondit :

— Je veux, ma chère enfant, tout ce que vous voulez.

— Ecoutez-moi donc : votre cousin Pernola n'est plus, pour employer vos propres expressions, une

sentinelle; il montait la garde, en effet, autour de la mine pleine, mais la mine étant vidée, il va lui-même y introduire d'autres travailleurs.

— Pourquoi faire?

— Pour achever la besogne qu'il laisse à moitié faite.

— Vraiment! fit le marquis. Quelle sera la seconde moitié de la besogne?

— Il a pris la bourse...

— Les autres prendront la vie? Est-ce cela que vous voulez dire, ma belle mignonne?

— Oui, c'est précisément cela.

Elle regardait M. de Sampierre dans les yeux.

Celui-ci ouvrit la trousse d'un air songeur.

— Giambattista est un garçon d'esprit, princesse, dit-il froidement. Regardez-moi ceci, je vous prie... Ah! il a cette idée-là, le finaud? il en est bien capable.

Dans la trousse ouverte, il venait de choisir un scalpel dont la lame avait, par moitié, le brillant du neuf, tandis que l'autre moitié était fortement corrodée par la rouille, comme il arrive à un couteau qui a coupé un fruit et qu'on a négligé d'essuyer.

Du bout de la lame ainsi oxydée il désigna son propre portrait, et dans le portrait le scalpel étincelant que son image tenait à la main.

Et il dit avec une étrange complaisance :

— C'est le même — *avant* et *après!* Il était alors tout neuf et n'avait point servi.

Charlotte frissonna jusqu'au plus profond de ses veines. Édouard détourna les yeux avec un dégoût plein de compassion.

M. de Sampierre se rapprocha d'eux en jouant avec le scalpel dont il éprouvait la pointe du bout du doigt.

— Il y a peu de praticiens, dit-il vaniteusement, qui soient assez riches pour se procurer des instruments pareils. La trousse est simple et sans ornement, mais elle m'a coûté cher : très-cher ; chaque pièce en est montée avec le même soin que si l'acier avait la valeur du diamant. C'est un véritable écrin, et quand Charrière me la livra en 1847, il me dit : « Monsieur le marquis, on ne produit un tel chef-d'œuvre qu'une fois en sa vie... » Princesse, vous m'avez signalé les dangers qui m'entourent. Notez bien que je n'ai pas plus confiance en mon cousin Giambattista qu'en vous ou en personne autre. Ce qui fait ma force, c'est la connaissance que j'ai de la perversité des hommes, en général. Je crois deviner que vous avez un moyen de me sauver : Je devine tout, et cela sans effort : c'est un don naturel.

— Il y a un moyen, c'est vrai, répondit Mlle d'Aleix, heureuse d'être ainsi interrogée.

— Voulez-vous me le dire ?

— Je suis ici pour cela : ce moyen...

— Je parie que ce moyen, c'est mon cher fils Domenico ?

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, dit Charlotte dont la voix se fit sévère. Que Dieu me donne le pouvoir de vous convaincre. Quand on vous enleva l'administration de vos biens, un conseil judiciaire fut nommé par les soins du comte Pernola. Il choisit, à la vérité, les personnages les plus considé-

rables de votre famille ; mais, servi qu'il était par les circonstances, il s'arrangea de manière à ce que les membres de ce conseil, résidant tous à d'énormes distances, fussent difficiles à réunir. Plus d'une fois, l'idée m'est venue de convoquer l'assemblée de vos parents, non pas tant pour vous encore que pour ma bien chère tante Domenica qui est abandonnée en proie aux déprédations de toute une armée de bandits domestiques, de charlatans et d'aventuriers, mais, dépourvue que je suis de tout mandat, je reculais devant les difficultés de l'entreprise. Aujourd'hui, à l'heure où je vous parle, la chose est faite : Courtenay, Rohan, le patriarche Ghika, Commène et M. de Cypre-Lusignan sont réunis en votre hôtel. Comment cela s'est fait, je l'ignore, mais cela est.

— Et M. Edouard Blunt... je veux dire mon fils Domenico ignore-t-il, lui aussi, comment cela s'est fait ? demanda le marquis.

— Une fois pour toutes, mon père ou monsieur, comme il vous plaira que je vous appelle, répondit Edouard non sans quelque rudesse, j'ignore tout. Les noms de ces respectables seigneurs me sont absolument inconnus.

— Ce sont pourtant de grands noms, monsieur le comte !

— C'est bien possible, monsieur le marquis, mais j'arrive d'un endroit où je ne les ai jamais entendu prononcer, parole d'honneur !

XXV

LE SCALPEL

Loin de se montrer offensé par la rondeur brusque et presque familière de cette réponse, M. de Sampierre eut un bon regard pour Edouard Blunt qui, ayant dit ce qu'il avait à dire, se tenait désormais à l'écart.

— Un fier garçon ! murmura-t-il, mais la science est la science !

Et, sans expliquer autrement cet axiome énigmatique, il ajouta en s'adressant à Charlotte :

— Vous en étiez à me dire, princesse, que mes honorables amis et parents chargés de ma curatelle sont rassemblés ici à l'hôtel de Sampierre. Si ce n'est ni vous, ni Pernola qui les avez appelés, ce doit être Mme la marquise.

— Je suis certaine du contraire, répliqua vivement Mlle d'Aleix. J'ai vu de mes yeux la profonde surprise de ma tante Domenica.

— Est-ce de mes tuteurs que, selon vous, me viendra le salut ? demanda le marquis. Vont-ils me faire enfermer sous bonne garde dans mon propre intérêt ?...

— Il n'y a, pour vous, qu'une bonne garde, interrompit Charlotte, c'est celle de votre fils.

Et comme M. de Sampierre la regardait d'un air sérieusement frappé, elle trouva des accents plus énergiques encore pour continuer :

— Prenez Domenico de Sampierre par la main, traversez le jardin, entrez dans le salon et dites à ceux qui sont là, à vos amis fidèles, venus de si loin, à votre femme presque veuve, dites-leur à tous : « Voici mon fils, j'étais fou parce que je croyais l'avoir tué ; son retour m'a rendu la raison ! »

Elle prononça ces paroles la tête haute ; il y avait une auréole de vaillance autour de son admirable beauté.

Les yeux ardents d'Edouard Blunt l'adoraient.

M. de Sampierre avait la tête haute aussi, mais ses paupières étaient baissées. Son grand front, où jouaient les boucles rares de ses cheveux blancs, semblait fait, en vérité, pour contenir tout un monde de pensées. A le regarder mieux, cependant, il portait le signe indéfinissable et que chacun reconnaît : cet aspect dévasté des cerveaux vides.

Là-dedans, les impressions se produisaient et ne demeuraient point. Ainsi fait le précieux vin dans le vase fissuré, incapable de retenir la richesse qui lui fut confiée.

M. de Sampierre resta un instant silencieux, puis il répéta avec la gravité des fous qui ressemble comme deux gouttes d'eau, parfois, à la profonde réflexion des penseurs :

— La science est la science !

Puis encore, d'un accent où perçait de nouveau la ruse des vaincus et des malades, il reprit tout haut :

— Je connais toutes les roueries de la justice. Il n'y a pas sur terre un avocat si habile que moi ! Je les attends ! La folie est une cuirasse : je suis sauvé puisque je suis fou !

La tête gracieuse de Mlle d'Aleix s'inclina, comme si tout son espoir fût tombé à ce coup.

— Sortons, dit Edouard avec colère.

M. de Sampierre alla droit à lui et secoua sa main rondement.

— Vous, reprit-il avec bonté, je suis certain que vous n'êtes pas complice. Je m'y connais, on vous aura trompé : je ne vous en veux pas du tout, jeune homme.

— Et moi ! s'écria Charlotte indignée.

— Vous de même, peut-être, dit le marquis dont les lèvres eurent un madré sourire. Je vous aime beaucoup, ma belle nièce...

Il s'interrompit et leva le doigt à la hauteur de son front pour ajouter dogmatiquement :

— Mais il y a une chose qui ne peut pas mentir : c'est la science ! Ne sortons pas de là ! Du 26 août au 23 mai, combien y a-t-il de jours ? comptez ! juste 270. C'est le terme adopté par tous les auteurs. Les exceptions forment un infime tant pour cent ! D'ailleurs, le fait de prendre Dieu lui-même pour juge supprime ces frivoles quantités. Or, le 26 août 1846, mon soupçon était né à Milan et le 23 mai 1847, à Paris, Mme la marquise de Sampierre arrivait à l'époque critique. Je calculai les heures comme j'avais compté les jours, et je dis au souverain maître de toutes choses : « Seigneur, que le fait se pro-

duise selon l'ordre naturel. Je m'adresse à votre justice divine. Vous prononcerez l'arrêt, je l'exécuterai. » C'était de la science et c'était de la religion. J'avais droit. Le fait se produisit selon l'ordre naturel. Dieu avait parlé... ou du moins, entendons-nous, je le croyais, et c'était là ma folie.

Il dessina un geste triste, mais plein de dignité.

Sa parole était lente et précise.

Edouard et Charlotte restaient muets.

Il reprit en rougissant légèrement et comme on s'accuse d'une faiblesse :

— Dans le vrai de la logique, j'aurais dû mettre à mort Mme la marquise, c'est évident, et je suis loin de soutenir le contraire ; mais je reculai devant cette justice.

« Ce fut un bonheur : Domenica n'était pas coupable.

« Je me bornai à détruire l'enfant qui apportait, selon ma croyance, un mensonge et une honte dans la maison de Sampierre... Je ne voulais pas faire souffrir cette créature innocente ; j'entendais que la mort fût instantanée comme un coup de foudre. Je pris cet instrument qui garde encore les traces de l'opération, car je l'ai conservé tel quel, comme une relique et un témoin. Je visai résolument les deux régions carotidiennes, droite et gauche, dans leur tiers inférieur...

« L'instrument, de qualité exceptionnelle, attaquant des tissus à peine formés, divisa, aisément et du même trait, savoir :

« La peau,

« La couche sous-cutanée,

« Les branches du plexus cervical superficiel,

« Les deux veines jugulaires externes,

« Les muscles sterno-cleïdo-mastoïdiens et homohyoïdiens,

« Les carotides primitives droite et gauche,

« Enfin, les jugulaires internes, les nerfs pneumogastrique et le grand sympathique, et même les filets descendant de la branche droite de l'hypoglosse, car le coup appuyait davantage de ce côté — d'où mort instantanée par hémorragie foudroyante. Bien peu de praticiens pourraient vous fournir une démonstration si prompte, si lumineuse et si complète !

Il promena, de Charlotte à Edouard, un regard satisfait, en ajoutant :

— Tous les auteurs sont pour moi. Sauf deux cas exceptionnels, qui ne sont pas appuyés de preuves suffisantes, l'ensemble des observations anciennes et modernes me donne absolument raison. La section de l'une ou l'autre carotide primitive amène fatalement la mort. *A fortiori* quand l'une et l'autre sont tranchées, le résultat ne peut être douteux. Est-ce clair ?

— Comme le jour, répliqua Edouard Blunt, qui ne put s'empêcher de sourire. Et pourtant, monsieur le marquis, je ne suis pas mort; c'est également manifeste.

M. de Sampierre fronça le sourcil. Charlotte tourna vers Edouard un regard de reproche.

— Je n'ai pas cru perdre le respect... commença Edouard, répondant à ce coup d'œil et ne demandant pas mieux que de s'excuser.

— Il ne s'agit point de respect, interrompit M. de Sampierre avec une courtoise bonté. Pas d'excuses, mon ami, je vous en tiens quitte cordialement. Il s'agit de science. On peut imiter une plaie comme on peut falsifier un paraphe : il y a de fausses blessures tout aussi bien qu'il y a de fausses signatures. C'est l'avidité qui joue son jeu dans les deux cas... Et ne vous offensez point, mes enfants. Je ne vous accuse pas le moins du monde ; vous pouvez être, vous êtes sans doute de bonne foi tous les deux. Nul d'entre nous ne garde souvenir des jours, ni même des mois qui ont suivi son entrée dans la vie. C'est quelque chose d'inerte qui dort dans un berceau, et cela peut subir une préparation comme toute autre matière. A l'heure qu'il est, il y a dans Paris plusieurs fabrications de cette espèce : de vivants objets d'art : des héritiers de Sampierre manufacturés avec beaucoup de soin et qui tous portent la fameuse estampille : la cicatrice ; cela m'a été affirmé par une personne digne de créance.

Edouard et Charlotte échangèrent de nouveau un regard. Ils songeaient tous les deux à l'étrange aventure de la dernière nuit : l'Anglais au couteau qui portait au cou la même marque qu'Edouard.

— Le fait certain, poursuivit le marquis, c'est que je n'ai porté qu'un coup. Comment cet instrument, qui n'a jamais servi qu'une fois, aurait-il fait tant de blessures ?

Tout ceci était dit froidement et posément, avec la sûreté calme que donne le bon droit soutenu par la force de l'évidence.

En prononçant le mot « instrument », Giammaria montra le scalpel avec sa rouille sanglante aussi tranquillement que si c'eût été un objet d'étagère. Charlotte dit :

— Mon oncle, vous êtes un homme de science. Je suis forcée d'avouer que votre raisonnement est inattaquable, mais ne remarquez-vous point que vous plaidez contre vous-même ?

— Je le sais bien, fit M. de Sampierre, et je n'y puis rien.

— Permettez-moi d'insister en m'appuyant sur votre propre aveu : c'est vous-même qui avez fait la blessure...

— Cet aveu, interrompit le marquis vivement, serait non avenu en justice : je suis fou ! Ah ! j'ai bien pris mes précautions !

— Que parlez-vous de justice ! s'écria Mlle d'Aleix : vos deux meilleurs amis sont ici, près de vous. Vous en êtes convaincu. Si vous laissiez agir votre cœur...

— Le cœur trompe, interrompit encore M. de Sampierre ; ne nous égarons pas : je vous ai nommé la seule chose qui ne mente jamais.

— La science ! Eh bien ! nous accepterons l'arrêt de la science ! Cette blessure vous l'avez faite avec réflexion, scientifiquement pour ainsi dire. Elle doit saigner encore dans votre souvenir, et puisque vous la reproduisez avec une si terrible vérité (son doigt désignait le portrait de Domenico), vous devrez la reconnaître, j'entends celle qui fut la vraie, entre mille autres blessures, de celles que vous appelez fabriquées...

M. de Sampierre l'arrêta d'un geste et prononça gravement :

— Je crois que je la reconnaîtrais.

Edouard releva la tête.

M. de Sampierre poursuivit en s'adressant à lui :

— Mon intention a toujours été de vous demander si vous voudriez bien vous prêter à cet examen. Il y a là une constatation curieuse à faire. Veuillez vous approcher, mon ami Domenico.

Edouard obéit. Sa figure exprimait une lassitude étonnée. Sur celle de Charlotte on aurait pu lire un profond découragement, au-dessus duquel surnageait une ombre d'espoir.

Quand Edouard fut tout auprès de lui, M. le marquis s'inclina comme pour le remercier de sa complaisance.

Puis je ne sais quoi de rêveur vint dans ses yeux.

Il appuya sur les épaules du jeune homme ses deux mains dont l'une tenait toujours le scalpel, et se mit à le considérer longuement, avec une intensité d'attention extraordinaire.

— Je ne puis le nier, murmura-t-il, en tout ceci, il y a des circonstances inexplicables. On ne crée pas la ressemblance ; je croirais, s'il était permis de croire à l'impossible !

Edouard ne répondit ni ne bougea. L'âme de Charlotte était dans ses yeux ; elle retenait son souffle, suivant avec passion le travail tardif, mais profond qui semblait s'opérer dans ce cerveau malade.

XXVI

LA GOUTTE DE SANG

M. de Sampierre commença à dénouer la cravate d'Edouard. Sa main, tout à l'heure si ferme, eut un tremblement léger qui alla augmentant à mesure que sa besogne avançait. Le nœud résistait. Mlle d'Aleix fit un pas pour lui prêter son aide ; le marquis dit :

— Laissez !

En ce moment, le nœud céda.

Restait le bouton de la chemise.

Les deux mains du marquis avaient maintenant de grands tressaillements et tout son corps semblait secoué par une angoisse nerveuse.

Involontairement, Edouard voulut détacher lui-même le bouton ; le marquis dit encore :

— Laissez !

Et comme ses doigts révoltés ne pouvaient achever la besogne, il engagea la pointe du scalpel dans la boutonnière. Le bouton sauta.

Mais le scalpel, mal dirigé, avait effleuré la gorge, où un point rouge se montra.

M. de Sampierre chancela sur ses jambes et balbutia, en proie à une épouvante qui allait jusqu'à l'horreur :

— Vous ai-je *encore* blessé ?

— Pas bien dangereusement, répliqua Edouard avec un sourire.

— Votre père est bon, s'écria M[lle] d'Aleix. Oh ! Edouard, il vous aimera !

Les paupières du marquis battirent, impuissantes à retenir deux grosses larmes qui coulèrent lentement sur la pâleur de sa joue.

Les bras d'Edouard s'ouvrirent malgré lui, mais M. de Sampierre arrêta cet élan d'un signe impérieux et murmura :

— Ne bougez pas !

A l'endroit où la pointe aiguë du scalpel avait touché la gorge du jeune homme, une gouttelette de sang s'était formée, toute petite et toute vermeille.

On put la voir se gonfler, juste au-dessus du point central qui rendait la cicatrice qu'Edouard portait, si reconnaissable.

Nous avons décrit celle-ci trop de fois pour qu'il soit besoin d'appuyer de nouveau sur les détails.

Nous dirons seulement qu'elle ressortait, blanche, sur la chaude carnation du cou.

La gouttelette de sang, à force de gonfler, pendit, s'ouvrit, et sans se détacher encore, laissa sourdre un mince filet de pourpre, ruisseau microscopique qui, trouvant des rives toutes préparées dans les lèvres de l'ancienne blessure, en suivit le sentier à droite et à gauche, et teignit peu à peu en rouge éclatant la ligne livide de la cicatrice.

Les yeux fascinés du marquis étaient attachés sur ce phénomène qui se produisait avec une certaine lenteur et dont la vue frappait également Mlle d'Aleix avec violence.

Il semblait que l'acier eût ravivé la blessure dans toute son étendue.

Edouard seul ne voyait rien et ne savait pas.

Sa physionomie, brillante de jeunesse et de franchise, gardait cette expressisn de gaieté émue et « bon enfant » que l'attendrissement du marquis y avait fait naître.

— Ah ça ! demanda-t-il, qu avez-vous donc tous les deux ?

Mlle d'Aleix voulut répondre. Du geste, le marquis lui imposa silence.

— Oui, murmura-t-il en se parlant à lui-même : j'aimerais le fils de Domenica comme je n'ai rien aimé en ce monde ! Je l'aimerais plus que je n'ai aimé Domenica elle-même : je sens cela !

Il essuya avec son mouchoir le sang qui mouillait la cicatrice et furtivement il porta le mouchoir à ses lèvres.

— Mon père ! s'écria Edouard frémissant d'émotion. Vous êtes mon père et vous m'avez reconnu !

Aucune force humaine n'aurait pu retenir ce cri dans sa poitrine.

M. de Sampierre secoua la tête avec une solennelle tristesse.

Il fit passer le scalpel de sa main gauche dans la droite, et, pendant que la teinte pourprée du sang

qui coulait toujours revenait marquer les lignes de la cicatrice, il parut prendre, avec la lame du scalpel, une mesure mystérieuse.

Un combat se livrait en lui. On devinait que l'effort qu'il faisait lui martyrisait le cœur.

— Cette rouille qui marque le fer, dit-il enfin, est un témoin irrécusable. La lame a pénétré dans la chair de toute la longueur accusée par la rouille. S'il s'agissait d'un sujet adulte, il y aurait doute... et sais-je de quel prix je payerais un doute! Toute ma fortune, ah! ce serait trop peu! Je donnerais toute ma vie!... Mais le sujet était un enfant, un enfant naissant. Voyez la rouille: je vous fais juges: en profondeur, la plaie a un centimètre de plus qu'il ne faut : j'ai tué, je jure que j'ai tué!

A mesure qu'il parlait d'une voix rauque et heurtée, sa pâleur devenait plus effrayante à voir. Ses yeux, au contraire, s'injectaient de brun violâtre. Il y avait dans les belles lignes de son visage des tiraillements de convulsive agonie.

— Et qui m'avait dit de tuer? s'écria-t-il avec un violent éclat de passion; qui m'a trompé? Ce n'est pas la science, c'est Dieu. J'avais interrogé la science; la science est restée muette, montrant de son doigt la règle et les exceptions. Dieu seul a répondu disant: « Sois juge et sois bourreau!... » Le temps écoulé disparaît pour moi; il me semble que c'était hier... J'obéis à Dieu et je tombai foudroyé devant ma justice accomplie... Et, depuis lors, j'ai souffert jusqu'à ce qu'un vide se soit fait à la place où était mon cœur! jusqu'à ce qu'un suaire glacé ait ense-

veli ma pensée... Mes enfants! oh! mes enfants, comme je vous aurais adorés!

Ils vinrent à lui tous deux ensemble, quoique son geste essayât encore de les éloigner.

Sa voix s'était affaiblie jusqu'au murmure, et sur ses épaules, sa tête, chargée d'ombre, chancelait.

Il les arrêta à la longueur de ses bras, mais en prenant et en gardant leurs mains dans les siennes.

— Carlotta, dit-il encore, vous avez le cher sourire des filles de Paléologue, Domenico, vous êtes grand, vous êtes beau comme ces chevaliers de Sicile, nos aïeux, que mon père me montrait, quand j'étais tout enfant, dans les hautes dorures de leur cadre. Est-ce Dieu qui me parle encore? Non! Pourquoi Dieu me parlerait-il, puisque je ne l'ai pas interrogé, cette fois? Tout cela est illusion, tout cela est mensonge. La science est la vérité, même contre Dieu; la vérité inexorable! J'ai tué!... Je vous aime, et c'est un supplice horrible que de repousser son bonheur!

Un râle s'étrangla dans sa gorge.

Il oscilla comme un arbre tranché à sa base.

Et comme ils voulaient tous deux, Edouard et Charlotte, le soutenir dans leurs bras, il y eut une lutte étrange; le malheureux homme les repoussait avec des caresses, balbutiant:

— Mon fils!... mon fils!... tu es mort... va-t-en... je suis fou... je te vois sanglant dans les bras de ta mère... moi, moi, moi, le plus riche, le plus noble, le plus savant des hommes... et le plus misérable!

Il se dégagea d'un effort convulsif et resta un instant debout, tout droit, jetant à Dieu un regard de puissance à puissance.

Puis il tomba d'un temps, roide, de tout son long, à la renverse, et sa tête sonna sec sur le plancher.

Edouard et Charlotte, agenouillés, s'empressèrent, autour de lui. C'était un spasme, semblable à celui qui l'avait terrassé, au chevet de Domenica, dans la nuit du 23 mai 1847.

Au bout de quelques instants, son pouls se reprit à battre et les couleurs de la vie revinrent à son front.

Pas une parole n'avait été échangée jusqu'alors entre les deux jeunes gens. Ils semblaient répugner l'un et l'autre à une explication.

Au moment où le souffle revenait aux lèvres du marquis dont les paupières faisaient effort déjà pour se relever, un bruit de pas se fit entendre au dehors, dans l'allée principale.

On monta les degrés du perron. Une clé tourna dans la serrure de la porte d'entrée.

— C'est Pernola qui revient, dit Mlle d'Aleix, il faut nous retirer.

— S'il est vrai que ce malheureux homme soit mon père, je ne l'abandonnerai pas, répliqua Edouard.

Charlotte avait déjà rouvert la porte secrète.

— Ce n'est pas ici, dit-elle vivement, que nous pouvons servir M. de Sampierre. Les mesures du Pernola sont prises : il ne tentera rien personnellement, et le danger n'est que pour cette nuit. Nous

n'avons déjà que trop tardé, car nos heures sont comptées. Désormais, la preuve est faite : votre père ne peut être sauvé qu'en dépit de lui-même. Venez !

— Où me conduisez-vous ? demanda Edouard qui se laissait entraîner à regret.

Ils passèrent le seuil au moment même où Pernola tournait le bouton de l'autre porte, et ce fut dans l'entre-deux que Charlotte répondit :

— Je vous conduis à votre rendez-vous de Ville-d'Avray. Nous allons jouer le tout pour le tout !

Quand Pernola entra, la porte secrète avait roulé sur ses gonds muets et nulle trace ne restait du passage des deux jeunes gens.

Derrière Pernola venait le valet Sismonde, porteur d'un assez grand panier qui contenait tout ce qui était nécessaire pour la réfection de M. le marquis.

En apercevant celui-ci couché sur le dos, les bras en croix, au beau milieu de la chambre, Giambattista repoussa précipitamment Sismonde en disant :

— Laissez cela et retirez-vous. Mon noble parent aura eu une de ses crises. En ces cas-là, il n'accepte pas d'autre aide que la mienne. Vous reviendrez dans une heure et pas de bavardages à l'office !

Sismonde déposa le panier et se retira sans répliquer.

Il avait parfaitement vu son maître couché sur le carreau, il se dit dans la paix de sa conscience :

— On l'a fait rentrer à grand spectacle, et maintenant on le cache. Il doit y avoir une raison pour ceci comme il y avait une raison pour cela. Si le Giam-

battista, quand ce sera fini, compte me payer en monnaie de singe, nous parlerons italien, nous deux !

M. de Sampierre s'éveilla presque aussitôt après entre les bras de son excellent cousin, qui l'aida pieusement à se relever et à s'asseoir sur son fauteuil.

M. de Sampierre resta étourdi pendant un instant. Le premier signe de son intelligence revenue fut le regard d'étonnement qu'il jeta sur Pernola. Puis ses yeux firent le tour de la chambre avec une inquiète vivacité.

Ce qu'il cherchait, il ne le vit pas. Un mot vint à ses lèvres, mais il ne le prononça point.

Les fous ont leur prudence.

D'ailleurs, M. le marquis était-il fou ?

Il dit :

— Giambattista, mon cousin, je vous remercie de vos soins.

— Quelle a été la cause de votre accident ? demanda Pernola très affectueusement.

Le marquis hésita. Il se faisait justement cette question en lui-même et l'idée lui venait qu'il avait rêvé.

Il répondit en montrant le portrait de Domenico :

— C'est que... j'ai déchiré le nuage.

Pernola se retourna vivement. Il regarda le portrait avec une curiosité effrayée qu'il essayait en vain de cacher.

— Ah ! ah ! fit-il après un silence, ceci est donc le ressuscité !... Vous êtes un remarquable peintre,

voilà ce qui est certain, mais si j'étais votre médecin, Giammaria, cette toile irait au feu. Elle vous poignarde à coups d'épingles !... Avez-vous faim ?

— Je vous prie, répondit le marquis, rabattez le voile noir.

Et quand Pernola eut obéi, il ajouta :

— Oui, je mangerais volontiers un morceau; je me sens faible.

Aussitôt, Pernola tira du panier tout ce qu'il fallait pour mettre le couvert. Quand la table fut préparée et chargée, en vérité de fort bonnes choses, M. de Sampierre, avant d'y prendre part dit :

— J'espère, mon cousin, que vous allez me tenir compagnie.

Giambattista s'inclina avec respect, mais il fit un pas en arrière.

— Mon cousin, répondit-il, j'ai éloigné votre valet parce que j'ai à vous rendre compte de ce que j'ai fait pour le bien de Sampierre aujourd'hui; je resterai debout, s'il vous plaît, et je vous servirai comme c'est mon devoir.

XXVII

LES TRAVAUX DE SAVTA

Il était convenu entre cette bonne Savta et son estomac qu'un déjeuner de sandwichs ne pouvait leur suffire : aussi, en rentrant à l'hôtel, après la visite rendue à M. Chanut en compagnie de Charlotte, Savta se fit-elle servir dans sa chambre un repas plus convenable. Elle « avait besoin. » Elle mangea beaucoup, longtemps et avec plaisir. Après quoi, elle fit sa vraie sieste, l'autre n'étant qu'une sieste de sandwichs.

Savta n'était pourtant pas une Allemande, mais la Prusse commençait déjà à protéger Bucharest, et l'histoire naturelle constate que les dromadaires eux-mêmes deviennent gloutons sous le protectorat prussien.

Savta fut éveillée par Mlle d'Aleix, qui la pria de l'accompagner.

— Encore! dit-elle. Princesse, vous ne me laisserez donc pas un instant de repos aujourd'hui.

Brave femme au fond, elle demanda un potage et quelques tranches de pâté avec un blanc de volaille, le dessert et le café: après quoi elle se déclara résignée à partir.

Mme d'Aleix, comme le matin, la fit quitter l'hôtel à pied.

Au coin de la rue du Bac, devant les Missions-Etrangères, une voiture fermée, attelée de deux forts chevaux, attendait. Savta, déjà en nage, jeta sur ce véhicule un regard de convoitise.

— C'est pour nous, dit Charlotte, mais nous n'y serons pas seules.

La portière s'ouvrit et montra Edouard Blunt.

— Le blessé de la Chaussée des Minimes! fit Savta, qui recula scandalisée : il est donc guéri?

— Regardez-le bien, dit Mme d'Aleix.

Savta regarda.

— Et saluez votre jeune maître, ajouta Charlotte: celui-là est le comte Domenico de Sampierre, prince Paléologue.

Savta salua de confiance, mais l'idée lui vint qu'elle accomplissait peut-être une troisième sieste, embellie par un rêve.

Elle n'eut pas le temps de se pincer pour voir si elle était bien éveillée. Sur l'ordre de Charlotte, elle monta dans la voiture qui s'ébranla aussitôt et partit au galop.

XXVI

VILLE-D'AVRAY

Nous revenons à cette souriante maison de Ville-d'Avray, l'ancienne « folie » du financier Gaucher, où nous vîmes pour la première fois la belle Mme Marion, M. Achille Moffray, homme d'affaires, le terrible chasseur de chevelures, vicomte de Mœris, et Donat, dit Mylord, serrurier d'art, élève du docteur Jos. Sharp, membre de la congrégation méthodiste consolidée du troisième degré de purification, selon le prédicatoire exclusif du saint Nicholas Daws, qui avait corrigé l'Evangile.

Nous rappelons au lecteur, pour le cas où il se serait donné le tort de l'oublier, qu'il y avait aujourd'hui grande réunion privée chez la jolie châtelaine.

Les Cinq, qui n'étaient jamais que quatre, se trouvaient rassemblés au salon, avec le concours de M. Preux, principal locataire de la cité Donon et guide à la Bourse (pour les dames), plus connu sous le nom familier du Poussah.

A la cuisine, Mlle Félicité, qui faisait seule le service en l'absence de Germand, venait de recevoir du renfort. Le concierge Cervoyer lui avait amené M. Baptiste, domestique honoraire, comme le prou-

vaient sa cravate bleue et son épingle d'or figurant un sabot de cheval.

Ce M. Baptiste, seconde incarnation de Vincent Chanut, avait laissé son costume de tous les jours dans le fiacre dont Chopé était le capitaine.

Ce même fiacre qui avait suivi, depuis la rue Saint-Guillaume jusqu'au bois de Fausse-Repose, l'élégante voiture de Mme la baronne Laure de Vaudré.

Cela dit, nous entrons au conciliabule.

C'était le blanc salon des villas parisiennes, ouvrant ses deux fenêtres sur la pelouse verte, où tranchent violemment les corbeilles de géraniums écarlates : chose charmante en soi, mais rendue détestable par l'abus de l'uniforme.

Sur cent bourgeois de Paris, il y en a juste cent qui vous prennent au collet pour vous faire admirer cela.

Il faut leur dire à chacun que leur herbe est la plus verte et que leurs géraniums sont les plus rouges. Et ils le croient.

Il était environ trois heures après-midi. Le soleil d'août riait dans les feuillées épaisses du grand bois qui confinait au mur, et les plates-bandes chargeaient la brise de leurs tièdes parfums.

Le jardin de Mme Marion était désert. On voyait seulement, tout au bout, par intervalles et selon le hasard de sa promenade, Jabain, le soldat du père Preux, qui passait et repassait, le sabre à la main et la pipe à la bouche, dans l'allée de pruniers bordant la clôture du fond. Le sabre était pour Jules, le chien de M. Cervoyer. Jules, ennemi des militaires, sui-

vait Jabain à distance, grondant patiemment et conservant l'espoir de mordre.

Le sabre était aussi pour les prunes : de superbes reines-claudes dont la maturité, très avancée, faisait presque des confitures. Jabain les aimait ainsi, et il en avait déjà piqué plusieurs quarterons. La pipe, depuis longtemps éteinte, plaidait son innocence, chaque fois qu'il passait en vue des fenêtres du salon. Jules seul était le témoin indigné de cette escobarderie.

Au salon, les mâles odeurs de la bière, du tabac et de l'oignon que M. Preux portait partout avec lui, comme s'il avait eu un cabaret à l'intérieur de son vaste corps, combattaient avec énergie les parfums du dehors. On avait installé devant lui un guéridon, supportant un « moss » et un grand verre, auprès desquels reposaient sa blague et son mouchoir à carreaux.

Il tenait tout un canapé et semblait être seul de son bord, car les autres étaient assis en face lui, auprès de la table où Mlle Félicité venait de déposer un plateau chargé de rafraîchissements. Mœris e Moffray buvaient, mais ils ne fumaient pas.

Mylord ne buvait ni ne fumait.

Mme Marion, toujours gracieuse et charmante, jouait de l'éventail dans sa bergère.

C'était le Poussah qui avait la parole. Il disait :

— Moi, d'aller par quatre chemins, ce n'est pas mon habitude. L'hôtel et le terrain m'ont donné dans l'œil. Dès le temps de Louis-Philippe, je venais regarder ça et je me disais : Voilà une propriété qui me chausserait. Ce n'est pas que le quartier soit

avantageux : parbleu, les 1ers et 2e arrondissements tombent sous le sens pour valoir plus cher le mètre, mais tout dépend des goûts; moi, je me déplais sur le boulevard des Italiens. Je ne dis pas que je ne demanderai pas quelque petite chose avec, mais ce que je veux d'abord, c'est le terrain et l'hôtel. J'ai fait les plans pour la spéculation. Pas besoin d'architecte. Trois rues percées en équerre, ça me donne huit encoignures en plus des deux sur la rue de Babylone, et au moins trois cents mètres de façade, sans compter le lopin que je me garde pour mon habitation bourgeoise. Je comble le saut de loup, la cité Donon devient un endroit comme il faut et après ça...

— Pardon, interrompit Moffray, est-ce pour écouter cette chanson que vous nous avez convoqués, belle dame ?

— Du diable si papa Preux ne se moque pas de nous ! s'écria Mœris. Si on fait un pareil cadeau à ce bonhomme, que donnera-t-on aux membres plus importants de l'association ?

Mylord n'avait pas bougé depuis qu'il s'était assis droit et raide sur son siège. Il était tout blême et semblait souffrant.

— Laura, ma poule, dit le Poussah en s'adressant à Mme Marion, pourquoi vous êtes-vous embarrassée de ces deux beaux messieurs ! ils ne savent rien de nos affaires. Au moins le petit cou-tors n'est pas bavard : il écoute.

Il fit un signe de tête protecteur à Mylord, qui le regardait, muet et immobile comme une pierre.

Mme Marion répondit :

— Mœris et Moffray sont de bons garçons ; ils ont été employés par la marquise, cela leur donne pour nous une importance, tant que notre pièce garde les allures de la comédie. Quand le drame va venir, Moffray et Mœris auront des rôles qui sont distribués d'ordinaire à des acteurs de méchante mine dont l'approche seule éveille en moi des répugnances. Je les ai choisis parce qu'ils n'ont pas la tournure de l'emploi et parce que les salons de Sampierre ne leur ont pas été ouverts par moi. C'est commode.

Le chasseur de chevelures et l'homme d'affaires échangèrent un regard inquiet. Papa Preux approuva de la chope qu'il portait à ses lèvres.

— Vous n'avez pas changé depuis le temps, Laura, dit-il avec caresse, vous êtes un vrai bijou. Seulement, pour la besogne dont vous parlez, les ouvriers de mauvaise mine ont leur prix. En Bourse, nous connaissons ces deux gentilhommes sur le bout du doigt. Le vicomte a mangé tant de sauvages qu'il n'a plus de dents, et la mauvaise tête de Moffray vaut juste sa signature... La paix, mignons ! Ne vous fâchez pas ! Le petit Anglais vous mettrait tous les deux dans sa poche. Sur celui-là, j'ai des renseignements flatteurs Il est arrivé un chagrin à maître Jos. Sharp, jeune homme.

— Lequel ? demanda Mylord.

— Il a quitté Londres et les affaires : je suppose qu'il a été pendu.

Moffray et Mœris éclatèrent de rire. Mylord dit :

— Nous sommes tous mortels. Est-ce que nous n'allons pas parler sérieusement, madame ?

Papa Preux, qui était en train d'emplir sa chope, répondit au lieu et place de la châtelaine :

— Patience. Je ne suis pas portatif et vous pouvez être tranquilles : quand je me dérange de mon petit train-train, ce n'est pas pour éplucher des noix. Nous sommes ici une manière de conseil d'administration, réuni pour discuter une magnifique affaire. Je trouve le conseil d'administration mal composé, et je le dis : il y manque les principaux intéressés. Je connais notre aimable présidente mieux que vous et depuis longtemps. Elle a tous les talents, excepté celui de former une commandite. Toutes les dames sont ainsi : elles cherchent des serviteurs plutôt que des associés. Pourquoi ? parce que l'idée du partage les taquine... Tant que vous avez agi seule, Laura, mon trésor, ajouta-t-il, en donnant un accent de plus en plus sérieux à sa parole, vous avez fait merveilles. L'heure est venue où il vous a fallu des aides. Au lieu de choisir, vous avez trouvé un équipage d'occasion, et vous lui avez dit : Embarque ! Il n'y a pas à revenir là-dessus ; ce qui est fait est fait ; seulement, il faut des chefs à ces lascars, et nous en trouverons. A quelle heure l'ancien inspecteur Chanut vous a-t-il rendu sa visite d'amitié ?

Pour la première fois, le visage de Mylord s'anima. Il regarda Mme Marion qui n'essayait même pas de cacher sa surprise.

— Vous savez déjà que celui-là est venu me voir ! fit-elle.

— Je savais d'avance qu'il viendrait, répliqua le père Preux.

— Et savez-vous aussi de quelle part il est venu ?

Le Poussah s'inclina d'un air espiègle.

— C'est le grand Derby, dit-il en se couant les cendres de sa pipe sur le tapis sans cérémonie : nous sommes beaucoup à courir. Quelquefois, on peut s'arranger entre écuries. Il y a une petite demoiselle qui est aussi jolie que vous l'étiez voici vingt ans, Laura, ma chère ; elle est ma cliente. Elle m'a fait, ce matin, une infidélité pour le Vincent, et vous comprenez bien que le Vincent et moi nous avons un œil l'un chez l'autre. C'est un garçon pas bête, quoiqu'on lui ait surfait sa réputation. Il travaille en ce moment pour un Américain qui se fait appeler capitaine Blunt ; je le connais. L'Américain a un fils du nom d'Édouard ; je le connais. Le fils Édouard est très bien avec ma petite demoiselle qui a nom Charlotte, princesse d'Aleix. Bonne écurie, celle-là, et bien menée. Chanut, qui la dirige, n'est pas riche : quelqu'un qui lui offrirait sa fortune faite d'un coup réussirait un mignon carambolage !

Depuis un instant, le Poussah adressait à la ronde des signes dont personne ne comprenait la signification.

Il avait débité ses dernières paroles en élevant la voix et avec une volubilité singulière.

On eût dit qu'il s'était mis tout à coup à jouer une comédie pour tromper, non point les personnes présentes, mais bien quelqu'un d'étranger qui pouvait l'entendre et qu'on ne voyait pas...

XXIX

POUR LE BON MOTIF

Autour du père Preux, chacun commençait à comprendre le jeu qu'il jouait.

Ses yeux avaient une expression singulière.

Quand il arriva à parler de M. Chanut, il appuya son index sur le bout de son gros nez avec tant d'énergie que cet organe dodu s'aplatit comme une figue qu'on presse; en même temps, il piqua Mylord du regard.

Mylord, qui n'était pas homme à se méprendre, apprécia l'éloquence de ce coup d'œil et mit sa dignité de côté pour venir à l'ordre.

Sans cesser de parler, le Poussah lui montra la porte d'entrée dont le plan formait un angle imperceptible avec celui de la muraille.

C'était cette même porte dont le Poussah avait exigé la fermeture au début de la séance, lors de l'entrée en scène de Chanut-Baptiste, introduit à l'office par Cervoyer.

On avait obéi : chacun avait pu entendre le pène entrer dans sa gâche. Et pourtant, la porte était maintenant entr'ouverte : chacun aussi pouvait le voir.

Toujours parlant, papa Preux la désigna du doigt.

Et son autre doigt, qui pesait sur son nez, disait en même temps que ses yeux roulants : « Que personne ne bouge ! »

Personne ne bougeait — à l'exception de Mylord qui gagna la muraille à pas de chat, tenant à la main ce bon couteau anglais qu'Edouard Blunt avait vu briller la veille au soir au bord du saut de loup de Sampierre.

Papa Preux, pendant cela, parlait toujours, pour ne pas donner l'éveil à l'écouteur posté derrière le battant de la porte entr'ouverte.

C'était facile. L'écouteur, homme prudent, avait laissé l'ouverture extrêmement étroite, et comme les hôtes de Mme Marion, réunis en un seul groupe, se trouvaient tous du même côté, à contre-sens de l'ouverture, l'écouteur, s'il pouvait entendre, ne pouvait assurément rien voir.

Tout le monde, maintenant, était au fait du jeu et s'y prêtait. On donnait la réplique au papa Preux en affectant le calme le plus complet.

M. le vicomte de Mœris dut avouer que jamais Indien Jibbewa ou Mahaholulu n'avait, à sa connaissance, marché plus silencieusement que Mylord sur le sentier de la guerre.

Il allait rasant la boiserie, et ne faisait pas plus de bruit qu'une mouche.

Quand il fut tout près de la porte, il se releva lentement, et, prenant son temps, il l'ouvrit toute grande en brandissant son couteau.

L'assistance entière, y compris la châtelaine, se mit debout, et papa Preux, toussant son triomphe, s'écria :

— Est-ce Chopé ou Chanut en personne ? apporte !

Ce n'était ni Chanut ni Chopé.

Le battant ouvert ne laissa voir que le vide.

Seulement, Mlle Félicité accourut au bruit, portant sur son minois l'étonnement le plus candide et demanda :

— Faut-il quelque chose ?

Mylord, en colère, lui ferma violemment le battant au nez, après avoir dit :

— La fille, ce qu'il faut, c'est que la porte ne s'ouvre plus, ou gare à vous !

Papa Preux tira de sa poche un sifflet de deux sous et souffla dedans. Jabain, le soldat bon sujet, descendit aussitôt la grande allée du jardin, suivi par l'implacable Jules.

— Mon fils, lui dit le père Preux, tu as dévoré assez de prunes. Passe par-dessus le mur, là-bas, au bout, à moins que la bourgeoise n'ait sur elle la clef de la porte qui communique avec le bois...

Mme Marion donna la clef.

— Remercie, continua le Poussah. Fais un tour dans la forêt et reviens nous dire où est le fiacre.

— Quel fiacre ? demanda Mme Marion.

Au lieu de répondre, le père Preux poursuivit en s'adressant toujours à Jabain :

— Sois adroit et prudent. Il s'agit de l'immense héritage de tes pères. Va !

Jabain fit demi-tour et disparut. Jules emboîta le pas derrière lui.

— Amour, reprit le papa Preux qui se retourna vers la châtelaine, pour n'être pas tout à fait si malin que moi, Vincent Chanut n'en est pas moins un assez joli ouvrier. Le cou-tors a fait de son mieux tout à l'heure, et j'ai cru qu'il allait happer la bête; mais j'aurai mal débité mon boniment, ou bien quelqu'un des étourneaux ici présents a laissé échapper un geste maladroit. En tout cas, je vous donne ma parole d'honneur sacrée qu'il y avait un fiacre vide aux environs de votre porte quand vous êtes sortie de chez vous, tantôt, rue Saint-Guillaume.

— C'est vrai! dit Mme Marion.

— Parbleu! et je vous affirme aussi, sous les serments les plus solennels, que ce fiacre vous a suivie. C'est son état. Chopé est le premier fileur de la capitale. Il résulte de ces considérations préliminaires que Chanut est dans l'air. Je le sens; c'est comme si je le voyais, et je garde l'espoir de le pincer avant la fin de la journée. Avez-vous dit à ces messieurs que le jeune Edouard Blunt avait une cicatrice de toute beauté?...

— J'en connais une autre aussi belle! interrompit Mylord vivement.

— Et moi, donc! fit le Poussah. Avez-vous remarqué que j'ai parlé à Jabain, mon soldat, de l'immense héritage qui lui pend à l'oreille! Ça m'a couté vingt-cinq francs et une douzaine de bocks, payés à un polisson de carabin qui a de l'avenir. La cicatrice

de Jabain est très bien faite, il est bon sujet, et une fois passé à l'eau chaude, il ferait un gentil brin de marquis, hé ? on ne sait pas ce qui peut arriver. C'est un en-cas. Vous savez, je ne me fâcherai pas avec le bon Dieu, si toutes les idées que j'ai dans la tête ne se réalisent pas en bloc : le parc bâti, l'hôtel démoli, et à la place, une jolie maison blanche pour moi et ma ménagère, ça me suffira.

Il baisa le bout de ses doigts, ajoutant pour lui-même et tout au fond de son gros rire :

— Oui bien ! ma ménagère ! Une petite princesse dégommée qui bourrera la pipe du père Preux. C'est mon dada, quoi ! J'aime marcher sur les nobles.

« Mais ne nous embarbouillons pas dans les détails, reprit-il brusquement pendant que tout le monde l'écoutait avec une déférence marquée. Vous devinez bien, pas vrai, que si j'ai bavardé tout à l'heure, c'était pour empêcher Laura de nous dire des choses que le Chanut ne doit pas entendre, car il était là, et il y est peut-être encore. Faisons du moins comme s'il y était ; serrons le cercle, parlons tout bas, et arrivons au cœur de notre petite bamboche : Laura, mon trésor, vous avez la parole : causez !

Il ne se trompait pas, ce gros sorcier de père Preux. Vincent Chanut avait été derrière la porte, et il y était encore. Tout ce qu'on peut accorder, c'est qu'il n'y était pas au moment précis où Mylord avait fait sa visite.

Nous ne pouvons mesurer ici qu'une très petite

place aux amours de M. Baptiste et de Mlle Félicité, mais il ne nous est pas permis non plus de les passer complètement sous silence.

Il y a d'adorables détails dans tous les amours : amours de paysans, amours d'ouvriers, amours de soldats. Nulle part, en fait d'amour, la gaieté ni même un petit brin de ridicule n'excluent la chère émotion qui fut le génie de tant de poètes.

Mais connaissez-vous l'amour des domestiques?

Je ne donne pas Vincent Chanut pour un de ces héros de la police impossible que nous autres romanciers nous créons si aisément et avec tant de plaisir. Vincent Chanut était tout simplement un garçon réfléchi, sachant son métier sur le bout du doigt.

Du moment qu'il se glissait dans la peau de M. Baptiste, valet de pied en disponibilité, il devait jouer son rôle à la façon de l'excellent Bouffé, avec cette perfection dénuée de hardiesses qui n'est assurément pas le génie, mais qui est peut-être bien la vraie vérité.

Ce qui séduit éternellement Mlle Félicité, quel que soit d'ailleurs son nom, c'est ce je ne sais quoi qui parle de foin dans les bottes; ce qui l'entraîne c'est l'idée que ce foin a été, non pas récolté, mais maraudé. Le pillage est ici la poésie d'état. On peut aimer l'argent gagné ; l'argent conquis est adorable !

M. Baptiste était venu, il avait vu, il avait vaincu, parce que tout en lui criait qu'il « avait de quoi ».

Ce qu'il portait sur lui, depuis ses bottes jusqu'à

la fameuse épingle chevaline, depuis la cravate d'azur jusqu'au stick à pomme d'onyx accusait le choix fait par le serviteur intelligent dans les « affaires » de son maître.

Mlle Félicité, experte connaisseuse en dépouilles opimes, n'avait même pas essayé de retenir son cœur. M. Baptiste aurait pu l'épouser séance tenante, s'il l'eût voulu.

Son ambition n'allait pas jusque là. Il avait, ce bon Baptiste, la bosse de l'obligeance : il voulait seulement se rendre utile et aider au service. Par malheur, c'était justement la chose impossible.

Quand il avait fait ses offres, en arrivant, Mlle Félicité, atteignant du premier coup aux plus extrêmes limites de la confiance, avait répondu :

— M'en parlez pas ! le service est fini. Vous avez entendu le bœuf gras, là-bas, qui a dit de fermer la porte. On ne rentrera plus. C'est du drôle de monde, vous savez bien, puisque je vous ai déjà raconté, avant-hier, la chose des trois olibrius de la semaine passée qui tombèrent au milieu de la nuit par le tuyau de la cheminée, et qu'on invita à souper. Ils sont là tous les trois aujourd'hui.

— Et l'autre ? demanda M. Baptiste, le jeune premier ?

— M. Edouard ? Un amour, celui-là ! Il a des louis d'Amérique qui valent cinq francs cinquante de plus ! Il n'est pas là, mais je crois qu'on l'attend.

— Et Germand a eu congé aujourd'hui ?

— Parbleu, fit Mlle Félicité d'un air fin.

— Vous croyez qu'on n'a pas confiance en lui ?

— J'en suis sûre.

— Et alors on a confiance en vous ?

Mlle Félicité sourit en passant ses mains sous son tablier. M. Baptiste lui rendit son sourire.

Pour le coup, Mlle Félicité crut qu'on allait en finir avec les bavardages préliminaires et aborder le bon motif. Elle aiguisa son regard pour lancer une œillade à fond, puis elle baissa les yeux précipitamment.

Elle ne se doutait pas du tout de ce fait que M. Baptiste, sérieux stratégiste, était en train de changer complètement ses batteries.

M. Baptiste avait dépensé beaucoup de soins et beaucoup d'adresse pour prendre cette position d'amoureux qui lui ouvrait la villa de Mme Marion; dans son idée première, ce rôle était suffisant et sa plus grande crainte était qu'on ne lui supposât d'autres vues que celles d'un prétendu loyal.

Il comptait *aider* sa promise ; en aidant, il était à peu près sûr d'entendre et de voir. Le fait d'entrer au salon sous son déguisement pouvait être dangereux ; mais il était brave, et, comme tous ceux de son métier, il poussait l'orgueil professionnel jusqu'à croire que l'anneau de Gygès était dans sa poche.

Le terrible examen du père Preux lui-même ne l'aurait pas effrayé ; il avait souri à l'idée téméraire de servir un bock au Poussah !

Mais maintenant que la porte du salon était close, par ordre, le rôle d'amoureux ne valait plus

rien. Il fallait renoncer au hasard. Au lieu de jouer une comédie sous les yeux trompés de Mlle Félicité, il fallait la mettre dans la pièce.

Ce n'était plus une dupe que voulait Vincent Chanut, il avait besoin d'une complice.

Aussi, pendant que Mlle Félicité, attendant l'effet de son œillade, avait les paupières baissées, une transformation radicale s'opéra dans la personne de Vincent Chanut.

L'enveloppe restait, mais, au lieu de la physionomie bête et prétentieuse du « gent de service » en bonne fortune, le regard de Mlle Félicité, quand il se releva, trouva un visage soucieux et sévère jusqu'à la dureté.

Elle eut peur tout de suite et resta bouche béante à écouter M. Chanut qui disait d'un ton solennel :

— C'est grave, très grave. Au moins ce Germand pourra prouver qu'il n'était pas là, mais vous, ma fille, votre affaire n'est pas bonne !

XXX

PORTES CLOSES

Mlle Félicité avait écouté ce qui précède avec une inquiétude croissante. Ses dents claquaients déjà quand le faux Baptiste se tut.

— Alors, c'est des voleurs ! dit-elle : je m'en doutais ! ou des sociétés secrètes !

Et comme M. Chanut ne répondait pas, elle ajouta :

— Vous venez de la part de l'administration, bien sûr !

Car il y a deux argots : l'argot filou qui dit : *la rousse*, l'argot respectueux ou poltron qui murmure : *l'administration*.

Les deux signifient police.

Il faut redouter ceux qui parlent le premier argot et se méfier des autres.

M. Chanut eut un sourire majestueux. Elle dit :

— Ma position ! répéta Mlle Félicité. J'ai mon livret en règle, dites donc ! et mes certificats ! Et dire que j'ai donné dans le panneau ! j'aurais juré que vous sortiez de chez un mirliton de Maison-d'Or ! Sapré mâtin de sort ! ces gaillards-là ont-ils du

talent ! On doit vous payer gros tout de même, vous, pas vrai, à la préfecture !

Ceci fut prononcé les mains jointes et sur le ton de la plus ardente admiration.

M. Chanut fut intérieurement flatté. Ainsi l'oreille d'un académicien est-elle chatouillée même par les bravos qui descendent des cintres.

— Ma chère demoiselle, reprit-il avec bonté, je ne vous crois pas coupable...

— Comment ! coupable !

— Ah ! la paix ! s'il vous plaît ! Nous ne sommes ici ni vous ni moi pour discuter. Si vous vous comportez convenablement, je me fais fort de vous tirer d'affaire, et mieux que cela,, vous aurez peut-être la prime.

— C'est donc des grands coupables ? s'écria la femme de chambre. Est-ce que leur tête est mise à prix ? Misère, tout de même, misère ! Je n'avais pas bonne idée de cette Mme Marion-là !

Puis, avec une volubilité soudaine :

— Mais, c'est égal, je me représentais les agents avec une vieille lévite toute longue, des cheveux plats, quelque chose de jaune à la boutonnière, ou de vert, et un chapeaux retapé. Jamais je n'aurais cru qu'ils pouvaient prendre la tournure élégante de quelqu'un de comme il faut, surtout d'un homme de maison, stylé à la papa. C'est que ça y était, dites donc, farceur ! Combien vaut-elle, la prime ?

— Cinq louis.

— Pas cher. A-t-on assassiné ? Je jure devant Dieu

mon innocence ! Et alors, c'est fini, entre nous, les simagrées de *conjungo* ?

— Savoir !

— Ah ! farceur ! farceur ! je n'en reviendrai jamais qu'il y a dans cet état-là des personnes si agréables ! Vous savez, on se couperait en six rien que pour vous obliger, monsieur Baptiste. Que faut-il faire ?

Je crois qu'il y eut un baiser galamment échangé. M. Baptiste répondit :

— D'abord, il faut me donner la carte exacte de l'établissement : le dedans, le dehors, le dessus, le dessous. Ensuite, me laisser le maître absolu de la maison et ne bouger que sur mon ordre. On ne s'en repentira pas.

— Ça va ! s'écria Mlle Félicité. Hormis le jeune M. Édouard, je n'ai rien pour tout ce peuple-là... et vous me ferez voir le grand bureau des mouchards, rue de Jérusalem, pas vrai, par-dessus le marché ?

Le traité ayant été ainsi conclu et signé, M.Chanut, libre de ses mouvements, commença l'attaque de la porte, qu'il ouvrit sans produire le plus léger bruit. Mlle Félicité, retenant son souffle, admirait par derrière. Nous nous souvenons que le père Preux avait éventé le stratagème uniquement par la différence presque imperceptible produite entre le plan de la porte et celui de la boiserie.

De même M. Chanut, quoiqu'il fût impossible de voir les hôtes de Mme Marion, éventa le contre-stratagème du père Preux à l'aide de symptômes que ni

vous ni moi nous n'aurions assurément perçus . parmi ces symptômes, il faut ranger en première ligne le vide même du discours prononcé par le Poussah. M. Chanut dut se dire que les Cinq ne s'étaient pas réunis tout exprès pour entendre de pareilles balivernes.

Quand Mylord, ouvrant brusquement la porte du salon, bondit sur la proie absente, M. Chanut était à la cuisine avec Mlle Félicité, tourmentée par une crise de sympathie, dont le cas de Calypso ni même celui de Didon, fille de Bélus, roi de Tyr, ne saurait donner la plus légère idée.

— Sapré mâtin ! dit-elle pendant que sa main tremblait en versant deux verres de fine champagne, vous êtes un homme aimable et bien conservé, monsieur Baptiste ! Et c'est sûr que vous autres de la préfecture, vous entendez l'herbe pousser ! Est-ce vrai que le gouvernement occupe aussi des dames.

Elle but les deux verres, parce que M. Baptiste n'avait pas soif, et ajouta :

— Le cœur excuse tout, pas vrai ? c'est un caprice qui me tient en votre faveur à laquelle je préfère mourir que d'y résister ! Dites qu'on se fréquentera, nous deux, et je vous donne les moyens de les voir travailler bien à votre aise, comme aux premières loges du spectacle ! Il y a l'armoire double de la chambre ronde qui servait aux anciens libertinages d'avant la Révolution. Vous serez là mieux qu'un saint dans sa niche ! venez !

Au salon, Mme Marion avait la parole.

— J'ai fait longtemps mes affaires toute seule,

disait-elle, et mon vieil ami Preux peut bien avoir raison; mes affaires n'en allaient pas plus mal. Cependant, il y a des choses qui exigent de l'aide. Tout le monde crie contre les domestiques et tout le monde en a. Je n'ai pas lu beaucoup de romans, mais j'en ai trop lu encore, à ce qu'il paraît, car ce sont les romans qui m'ont donné l'idée de fonder une association dont je serais la maîtresse souveraine, et composée d'outils humains largement rétribués...

Ici, le Poussah mit quatre doigts de cognac au fond de sa chope et les but, contre le froid de la bière. C'est recommandé par les vrais amateurs.

— Ceux qui savent travailler, dit-il n'ont pas le temps de faire des livres.

— Ces outils, continua Mme Marin, je ne les ai pas choisis : je les ai trouvés réunis. Je ne me plains pas d'eux. Je sais très-bien à quoi j'emploierai Mœris et Moffray qui, jusqu'ici, chez moi, ont l'air de vivre de leurs rentes; et quant au jeune Donat, il m'a déjà rendu un très grand service.

— Et il a dérangé tout votre plan ! interrompit le père Preux. C'est un aimable garçon, quoiqu'il en soit tout malade aujourd'hui de l'impériale râclée qu'il a reçue cette nuit sous mes fenêtres, cité Donon.

Mylord, droit et digne sur son siège, ne daigna même pas regarder le Poussah.

— S'il faut l'avouer, reprit Mme Marrion, les aides que je cherchais, je les cherchais à cause de vous, cher monsieur Preux, et contre vous. Je savais que vous m'aviez retrouvée et reconnue...

— Et vous vouliez me faire mon affaire, hé, l'enfant ?

— Fi donc ! s'écria la châtelaine.

— Dame ! riposta bonnement le gros homme, pour payer à quelqu'un un réchaud de charbon dans une chambre bien calfeutrée, comme vous fites au docteur Strozzi, il faut loger ensemble, et la rue Saint-Guillaume est loin de la cité Donon, ma perle !

— Quelle mémoire ! murmura Mme Marion qui le regarda en souriant.

Le Poussah poursuivit en lui envoyant un baiser :

— Continuons : vous aviez donc besoin de quelqu'un ; or, l'ancien no 1, qui était un luron capable, va être jugé aux prochaines assises pour récidive.

— En fait de quoi ?

— En fait de meurtre.

Mœris et Moffray devinrent tout blêmes.

— J'ignorais cela, dit Mme Marion.

— Et nous aussi s'écrièrent à la fois Mœris et Moffray.

— Moi ! fit Mylord, je le savais.

— A la bonne heure ! approuva le père Preux. Le petit percera. Ma chère belle, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Marion, j'ai vu le temps où les Cinq formaient une association présentable, mais l'ancien n° 1 était le dernier bon : en prenant les autres, vous avez acheté une noix creuse. J'ai été le banquier de la confrérie à l'époque de sa gloire, mais voilà déjà plus de six mois que j'avais coupé le crédit. Allez, mon ange. Je ne suis ici que pour vous.

— Je n'ai pas besoin, reprit Mme Marion, de vous expliquer l'opération. Chacun de ceux qui sont ici a mis la main déjà dans ce sac inépuisable. Je dois cependant vous apprendre ce que j'ai fait; mais auparavant, et pour répondre à votre désir, mon excellent ami, je déclare que l'hôtel et le parc de Sampierre sont à vous, quoi qu'il arrive; je m'engage, en outre, à ne point contrarier vos vues sur la jeune demoiselle qui porte le titre de princesse d'Aleix...

— Bien, bien, fit le Poussah qui avait aux lèvres un singulier sourire; pourquoi vous intéressiez-vous à celle-là ? Allez !

Mme Marion continua :

— Des événements éloignés denous m'avaient mise à même de connaître, dans ses détails les plus cachés, le prologue d'un drame qui laissait vide le berceau du cadet de Sampierre. Je n'ai pas à dissimuler devant un homme qui sait par cœur ma vie, que je tiens moi-même, par un lien assez étroit, à cette famille, non pas à M. le marquis mais à sa femme, la princesse Domenica Paléologue. L'idée qui va nous enrichir tous naquit en moi au-delà de la mer. A deux mille lieues de Paris, sur les bords de l'Océan Pacifique, j'acquis cette certitude que le cadet de Sampierre vivait.

Puis, je le perdis de vue.

Puis encore, j'eus connaissance du décès de son frère aîné, à Paris : de là mon plan.

Je revins en France. J'ignorais que d'autres avaient combiné un plan tout pareil au mien. Je me rappro-

chai de Mme la marquise et n'ai pas peu contribué à développer en elle le germe de cette passion qui a couleur d'extravagance et qui la pousse à chercher un enfant, mort-né en quelque sorte, et disparu depuis vingt ans. Vous savez les sommes considérables que Mme la marquise a prodiguées déjà pour l'accomplissement de cette œuvre.

Je laissais faire et je suivais mon plan. Les autres pouvaient courir; je savais que j'arriverais au but la première. Pour cela, il fallait inventer de toutes pièces le personnage que je continuerai d'appeler, s'il vous plaît le numéro 1, et qui n'a rien de commun avec celui de la Cour d'assises.

Ce personnage devait réunir certaines conditions indispensables d'âge, de figure et de tournure. Il fallait qu'il eût habité l'Amérique...

— Et qu'il eût de vagues souvenirs, n'est-ce pas, intercala le père Preux, comme le Georges Brown de la *Dame Blanche*... « Chantez (bis) refrain d'amour et de guerre... »

— Vous vous trompez, répliqua sérieusement Mme Marion. Fiez-vous à moi ; je suis ferrée sur les matières de l'examen. Les deux frères de Tréglave, gardiens du jeune Domenico, l'avaient laissé dans un état de complète ignorance. Notre n° 1, pour bien jouer son rôle, devait être dépourvu de toute notion de l'endroit de sa naissance. Je cherchai...

— Jusque dans les profondeurs du bal Mabille, madame la baronne !

— Et je trouvai...

— Mieux que vous ne vouliez ! s'écria le Poussah

en éclatant de rire. Vous qui êtes l'habileté même, belle chérie ! tomber sur le pupille de votre ancien amoureux ! sur l'héritier lui-même ! Et n'y voir goutte !

— Le hasard avait fait, répondit Mme Marion sans rien perdre de son calme, que je ne m'étais pas rencontrée une seule fois depuis vingt ans avec celui qui porte maintenant le nom de capitaine Blunt.

Le Poussah, qui était d'humeur taquine, s'écria gaiement :

— Aussi, quelle joie, trésor, quand vous allez pouvoir bientôt vous jeter au cou d'une si vieille connaissance !

XXXI

DEUX LETTRES

Cette fois, Mme Marion ne jugea pas à propos de répliquer.

Depuis qu'on parlait du n° 1, Mylord avait pris un air de dignité blessée.

Mœris et Moffray écoutaient curieusement. C'était la première fois qu'on les initiait si franchement à l'intrigue de la comédie. Tous les deux étaient hommes à comprendre à demi-mot.

— On avait eu cette idée de fabriquer l'héritier, dit Mœris, lors de la grande expédition d'Amérique ; une affaire Tichborne, parbleu ! prise de longueur ! Si nous avions été en Angleterre, où la loi est si commode pour jouer à cache-cache, ça aurait marché tout seul. On consulta même un médecin au sujet de la cicatrice à imiter. Le médecin répondit qu'il était trop tard et que le premier gâte-chair venu pouvait juger l'âge d'une cicatrice. Le Pernolan 'aurait pas manqué d'éplucher la chose au microscope.

Mylord avait peine à contenir son agitation. Il restait immobile sur son siège, mais le sang lui montait à chaque instant au visage.

— Madame, demanda-t-il en ce moment, est-ce que vous n'allez pas enfin parler de mes droits !

— Et de l'échelle à papa, hé ! garçon ? ajouta le Poussah, qui le regarda en riant au travers de sa chope. Laisse-nous causer, ton tour viendra.

Mylord se redressa, et son regard choqua intrépidement celui du gros homme, qui dit :

— Toi, tu me plais, Fanfan. Je voterai pour toi si je suis juré quand il s'agira de te couper le cou. Allez, Laura-Maria, allez, ma fille !

— Nous n'avons désormais le temps, reprit Mme Marion, ni de nous quereller, ni de plaisanter. La pièce a duré vingt ans, mais son dernier acte va courir la poste, et, dans quelques heures, tout sera fini. Ne m'interrompez plus. D'une minute à l'autre le numéro peut entrer pen scène...

— Ah ! ah ! fit le Poussah, à la bonne heure ! ça brûle, alors ?

Mœris et Moffray, d'un mouvement involontaire, avaient rapproché leurs sièges.

Mylord étendit la main.

— C'est moi qui suis le numéro 1, prononça-t-il avec une grave émotion, je le jure ! Vous m'arracherez la dernière goutte de mon sang avant de me faire renoncer à mon nom et à ma fortune légitimes !

Comme on riait, la châtelaine dit :

— Messieurs, vous serez juges. Moi, je penche un peu pour notre ami Donat. Quand j'ai choisi le jeune homme du bal Mabille, je ne savais pas qui il était. Et, certes, si je l'avais su, j'aurais béni le hasard ; l'association des Cinq n'existerait pas et j'au-

rais tout bonnement rendu le fils à sa mère, me contentant d'un ou deux millions pour récompense honnête. Mais maintenant qu'il y a tant de larges bouches autour du gâteau... le jeune homme de Mabille a son droit messieurs, il ne nous devrait rien, tandis que Donat nous devrait tout.

A ce moment, Jabain, le soldat du père Preux, se montra dans la grande allée du jardin.

Son sabre était au fourreau et Jules ne le suivait plus.

— Voilà le troisième héritier, dit le Poussah : ce serait peut-être le meilleur de tous... Eh bien, Jabain, quelles nouvelles ?

— La nouvelle que j'ai fait la fin du chien, répondit Jabain, sans méchanceté et par légitime défense, qu'il s'était mis avec Chopé contre moi pour me nuire.

— Tu as donc trouvé le fiacre ?

— Oui, au cordon Nord, et Chopé m'a reconnu et quand il m'a allongé son premier coup de fouet, le chien est devenu furieux, me sautant à la gorge, que j'aurais été étranglé vif sans M. Zonza, de l'hôtel...

— Le valet du comte Pernola ! s'écria Preux.

— Oui, à cheval, qu'il m'a dégagé de mon péril pour me demander où vous étiez, étant chargé d'une commission pour vous, j'entends toujours de la part de M. Zonza, de l'hôtel...

— Et où est-il ?

— En dispute, là-bas, avec un autre voisin, Joseph Chaix, de la cité Donon, qui a commencé à s'expliquer avec lui en le tirant par la jambe et le faire

tomber de cheval les quatre fers en l'air... Alors j'ai détalé, Chopé relevant M. Zonza, et j'ai communiqué un coup droit au chien, ne pouvant passer pour manquer d'indulgence envers les bêtes, puisqu'il m'affronte depuis ce matin à vouloir me dévorer.

La grosse sonnette de la porte extérieure retentit violemment.

Le Poussah fit signe à Jabain d'approcher et lui dit à l'oreille :

— Ecoute bien : Lamèche et le Hotteux sont au bouchon sur la route de Sèvres avec les autres. Va les chercher. Deux hommes pour veiller le fiacre. Le reste ici, autour de la maison, pour pincer Monsieur Chanut. Gros pourboire. C'est des affaires de commerce... au galop !

Il ajouta tout haut :

— Disparais et respecte le restant des prunes !

Jabain fit demi-tour et s'éloigna en disant :

— On ne s'aimait pas, le chien et moi, c'est sûr; mais c'est lui qui avait tort, ayant commencé, j'en lève la main !... Deux hommes au sapin, le reste en tirailleurs. Pincer Chanut. C'est facile à retenir.

Mlle Félicité se montra à la porte et dit :

— Il y a un homme déchiré, qui a l'air d'avoir été battu et roulé. Il apporte une lettre pour Monsieur Preux. Il dit que M. Preux est ici. Connais pas M. Preux.

— Donnez, bergère, fit le Poussah, et offrez un verre de vin au porteur, pendant qu'il attendra la réponse.

Mlle Félicité sortit et retourna près de Zonza qui se frottait les côtes à la cuisine, en compagnie de son vainqueur Joseph Chaix. Il y avait trêve entre eux.

Ici une explication de détail est nécessaire ; le gros coup de sonnette n'appartenait pas à Zonza. Zonza était arrivé depuis plusieurs minutes et sa lettre aussi.

Félicité avait d'abord porté la lettre à son nouveau maître et seigneur, Vincent Chanut, installé bien commodément par ses soins en un lieu dont nous parlerons bientôt.

C'était sur l'ordre même de Chanut que Mlle Félicité avait délivré le message au père Preux, le véritable destinataire.

Le gros coup de sonnette venait de Joseph Chaix, également porteur d'une lettre. Nous savons que celle-là était adressée à Chanut en première ligne et, à son défaut, à M. Preux ou à Mme Marion.

Le Poussah ne fut pas long à déchiffrer la missive apportée par Zonza. Elle ne contenait que ces mots :

« Cher voisin, je ne me sens plus de force à garder tout seul ma vivante mine d'or. J'ai dû faire revenir M. le marquis de S... qui me semblait par trop exposé dans sa maison de santé, mais maintenant qu'il est seul dans ce pavillon isolé, je tremble. Je n'ai personne à qui me confier et je crains jusqu'aux domestiques de l'hôtel. Je réclame franchement votre aide. Vous y mettrez le prix que vous voudrez. Hâtez-vous, je vous attends. »

Point de signature.

Le Poussah mit sa pipe sur la table. Il but avec réflexion sa chope pleine jusqu'aux bords.

Et comme tous les yeux l'interrogeaient, il dit :

— C'est mon voisin, M. le comte Pernola, qui nous invite à finir M. le marquis de Sampierre cette nuit.

— Pourquoi ? demanda Mme Marion, exprimant l'étonnement général.

— Je ne sais pas encore, repartit le Poussah : je cherche.

Félicité ouvrit de nouveau la porte pour dire

— C'est encore une lettre pour M. Preux.

— Qui l'a apportée ?

— Un jeune homme... qui a l'air d'avoir roulé et battu par l'autre messager.

— Donne-lui à boire, bergère, et qu'il attende.

Cette seconde lettre était de Charlotte et encore plus courte que celle de M. le comte Pernola. Avant de la lire, papa Preux dit à Mme Marion :

— Voici peut-être la réponse à votre pourquoi, ma belle.

La lettre était ainsi conçue :

« Marquis de Sampierre seul au pavillon. Saigné à blanc par Pernola, qui a en poche la fortune entière (y compris les biens de Paléologue) par contrats notariés, dont la date est antérieure à l'interdiction. Agir cette nuit ou jamais, car demain, les millions seront envolés. »

Le père Preux lut par deux fois ce laconique bulletin, puis il emplit sa chope d'un air songeur.

— Eh bien ! fit Mme Marion.

— C'est comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, ma poule, répliqua le père Preux. Voici la réponse à votre question. La petite princesse d'Aleix, qui est de mes clientes...

— Comment ! celle-là aussi ! C'est donc vrai !

— ... A l'obligeance de me prévenir, continua le Poussah, que mon futur hôtel, mes terrains et tout l'espoir enfin du nouveau Quartier-Preux naviguent vers de lointains rivages dans la poche du Pernola, déjà nommé, — lequel bandit, après avoir vidé le marquis de Sampierre, nous engage à nous occuper de ce pauvre homme.

— Et quel intérêt a-t-il à cela, maintenant ?

— En Italie, répondit le Poussah, ils ont de la capacité. Entre scélérats, ils se jouent des tours très cocasses. On fourre dans la tête d'un collègue, n'est-ce pas, l'idée d'enlever un millionnaire à qui, préalablement, on a servi à souper...

Le Poussah cligna de l'œil. Autour de lui, les figures n'exprimaient plus la curiosité, mais bien l'étonnement que cause à un public d'amateurs un tour de force crânement exécuté. Tout le monde était déjà fixé. Mylord dit :

— Le truc est bon ! Jos. Sharp ne l'a pas dans son registre.

— Chaque pays a ses dragées, fit observer paisiblement le Poussah. Laura, ma fille, donnez-moi ce qu'il faut pour écrire et sonnez la bergère.

Mme Marion obéit aussitôt. Le père Preux traça lourdement une demi-douzaine de mots sur deux feuilles de papier qu'il mit sous enveloppe, puis il

dit à Mme Félicité, appelée par le coup de sonnette :

— Voici pour le battu et voici pour l'autre. Vous pouvez montrer ces deux autographes, en passant, à M. Chanut, l'éminent observateur qui était caché tout à l'heure de l'autre côté de la porte... avec tous mes compliments d'amitié... et prévenez les deux messagers qu'ils n'ont pas besoin de se battre en chemin. La paix est signée. Allez, ma coquine !

Dès que Félicité eut passé le seuil, le Poussah se tourna vers Mme Marion et ajouta :

— Nous autres, nous n'avons plus qu'un ennemi, c'est le Pernola — à moins qu'il ne soit notre ami intime dans une heure. Parlons bref, mais n'omettons rien ; je vous garantis que nous avons tout le temps de jouer notre partie. Ces machines compliquées sont simples comme bonjour, au fond, et Gribouille est le père de toutes les finesses. Si, par hasard, mon collègue Vincent Chanut est à portée de m'entendre, il n'a qu'à entrer, je lui offre le fauteuil de la présidence. La question est désormais de savoir si nous avons assez d'atouts pour gagner en abattant cartes sur table. Causez, mignonne ! Vous en étiez à nous dire que vous aviez mis la main sur le lingot d'or malgré vous et que, d'un instant à l'autre, le n° 1 pouvait frapper à cette porte. Ce serait fameux !... Continuez, nous sommes tout oreilles.

XXXII

MYLORD

Mme Marion consulta sa montre. Il y avait en elle des symptômes de fatigue, mais son intrépidité n'était pas entamée, et ce fut avec un calme souriant qu'elle répondit au père Preux :

— Il me reste à vous apprendre, en peu de mots, les mesures que j'ai prises vis-à-vis de Mme la marquise de Sampierre.

Ici elle donna le compte rendu très abrégé de l'entrevue qui avait eu lieu, ce matin même, rue Saint-Guillaume ; elle dit le sommeil magnétique, provoqué par la bague aux armes de Tréglave, l'incident de la lettre-miracle, si difficile à déchiffrer, la puissance surnaturelle dont la pauvre Domenica s'était crue investie et ses velléités de despotisme.

Tout cela fut exposé avec une clarté merveilleuse, et le père Preux disait de temps en temps dans son verre :

— Quel talent ! Mais vous savez ? elle parle pour les tribunes !

Le fait est que Mme Marion, ou plutôt la belle baronne Laure de Vaudré (car dans le récit de la « consultation » elle avait arraché son masque pour

tout le monde), le fait est que la belle Laure élevait de temps en temps la voix comme si elle eût souhaité d'être entendue à travers les cloisons.

Notre siècle, souvenez-vous de cela, a inventé la *fusion à outrance*, chimie nouvelle. On fusionne entre chien et loup, entre chat et rat, entre plaie et couteau. Cicéron, de nos jours allumerait son cigare au brûle-gueule de Catilina... Vincent Chanut, invisible, devenait par le fait, tout doucement, le membre le plus important du conciliabule. On lui faisait des coquetteries. La belle Laure glissa sur la scène du boudoir, où Mylord-Endymion lui avait montré son acte de naissance. Elle détailla au contraire, avec une évidente complaisance, la visite de M. Chanut, dont elle termina ainsi le récit :

— C'est l'homme le plus adroit que j'aie rencontré jamais! Mon vieil ami M. Preux sait à quel point je suis désireuse de retrouver la fille de ma sœur...

— Oui, oui, interrompit le Poussah en riant, la sœur d'Amérique qui ne se conduisait pas bien! Comment va-t-elle?... Vincent est un joli braque; à nous deux, nous serions capables de retrouver cette enfant-là.

— Vous n'avez pas pu la retrouver tout seul! fit Laure dont la voix changea, exprimant une réelle émotion.

— Pas pu! pas pu!... répéta le Poussah comme on proteste contre une injure : entendons-nous...

Il s'interrompit et ajouta bonnement :

— C'est juste! pas pu!... On n'est pas tout à fait sorcier, dites donc! Allez, mignonne.

— Après avoir quitté M. Chanut et avant de venir ici, continua Laure qui baissa la voix, vous pensez bien que j'ai mis ordre à l'affaire de Tréglave. Je me suis occupée de ce capitaine Blunt, qui a promesse d'une entrevue avec moi pour demain...

— Celui ou ceux que vous avez dépêchés chaussée des Minimes, interrompit encore le Poussah, n'ont dû trouver personne à la maison. Je connais quelqu'un qui s'est occupé aussi aujourd'hui du capitaine Blunt. Ce matin, à dix heures, il demandait M. le marquis de Sampierre à la conciergerie de l'hôtel. Pas fort, le bonhomme ! M. le marquis est arrivé au pavillon un peu après midi. Dès onze heures, sur des renseignements loyalement fournis par mon bureau, capitaine Blunt roulait en sens contraire au galop sur la route de la maison de santé, où il devait ne plus trouver personne.

— Il reviendra, dit Laure.

— Croyez-vous ?

Ceci fut lancé roide et sec. Et le Poussah but.

Personne que lui n'avait fumé dans le salon, mais sa pipe avait meilleure odeur que dix pipes ordinaires. Malgré la fenêtre ouverte on eût coupé l'atmosphère au couteau.

— En tout cas, reprit Laure, vous comprenez maintenant ma ligne de conduite. La marquise est à nous corps et âme. Désormais, le n° 1, quel qu'il soit, n'a plus qu'à paraître pour tomber dans ses bras.

— C'est un chef-d'œuvre tout uniment que votre campagne, ma perle ! déclara le Poussah. Mais la marquise ne peut ouvrir que ses bras.

— Et c'est la caisse qu'il faut ouvrir ! dit Mœris.

Moffray insinua :

— J'ai idée que Mme la baronne n'a pas fini...

— Je le sais bien ! s'écria Preux ! Ah ! si vous l'aviez vu travailler il y a vingt ans ! Voyons, bijou, ne nous faites pas languir ! Est-ce vous qui avait fait revenir M. le marquis en son hôtel ?

— Non, répondit Laure. Ce n'est pas moi. A quoi bon ? Le marquis ne peut rien de plus que sa femme puisqu'il est légalement interdit.

— Et alors ?

— J'avais consulté dès longtemps Moffray... et d'autres. L'interdit, assisté de son conseil judiciaire, renaît à la puissance civile.

— C'est vrai, mais le conseil est loin. Le Pernola avait pris ses précautions. Pour réunir les parents dispersés de Sampierre et de Paléologue, il faut un temps du diable...

— Ils sont réunis, dit Laure.

Il y eut un mouvement dans l'assistance, où personne ne connaissait l'arrivée des membres du conseil de famille. Le père Preux cessa de bourrer sa pipe.

— Où ça réunis ? demanda-t-il.

— A Paris, répliqua Laure.

— Voilà un beau coup ! s'écrièrent à la fois Mœris et Moffray.

Mylord avait des gouttes de sueur aux tempes.

— Ma parole, ma parole, gronda le Poussah en posant sa pipe sur la table, c'est gentil tout plein !... Qui les a convoqués ?

— C'est moi.

— J'entends bien, mais sous quel prétexte ? au nom de qui ? et comment ?

Laure souriait.

— Que vous importe ? dit-elle. Je les ai appelés, ils sont venus, cela ne vous suffit-il pas ?

— Si fait, parbleu !... Et vous comptez présenter le petit ?

— Aujourd'hui même : cette nuit.

— Bravo ! mais lequel ?

Mylord ne respirait plus.

— Oui, lequel ? répétèrent Mœris et Moffray qui lui jetèrent un coup d'œil goguenard, pendant que le père Preux ajoutait :

L'Américain Edouard, Donat notre gentil serrurier ou mon soldat Jabain ? Brelan d'héritiers !

Mylord se leva. Il était blême de passion.

— Vous serez généreusement payés, balbutia-t-il avec l'emphase chevrotante des gens ivres. C'est moi ! vous savez bien que c'est moi ! gentlemen ! messieurs ! mes amis ! mes chers amis ! Rien ne me coûtera. Je me ruinerai pour vous enrichir ! Et j'épouserai madame la baronne, qui sera comtesse, marquise, princesse !...

Il y eut autour de lui un éclat de rire général. Les larmes lui vinrent aux yeux : larmes de convoitise ardente où la colère se mêlait déjà.

— Je vous en prie, continua-t-il en joignant ses mains qui tremblaient, je vous en prie, laissez-moi faire cette affaire-là... madame ! oh ! madame ! Vous serez heureuse avec moi ! J'ai de l'amour pour vous ; ah ! de l'amour brûlant : seulement je ne sais pas

l'exprimer parce que j'ai vécu dans l'innocence et dans la modestie. Je suis très doux, doux comme les petits enfants; je vous obéirai. La mollesse, le luxe, le les plaisirs seront votre partage, et je vous respecterai... tenez ! comme si vous étiez ma mère !

L'hilarité redoubla sur ce mot. Mylord eut du sang dans les yeux.

Mais sa voix devint plus suppliante encore. On devinait qu'il avait envie de s'agenouiller. Mœris et Moffray ne voyaient là qu'un fait grotesque.

Laure songeait, l'œil à terre et les sourcils froncés.

Le Poussah regardait bouche béante.

Mylord continuait :

— Nous serons si heureux ensemble! Moi, je n'ai pas de besoins; je vis de rien. Donnez-moi tout, je vous le rendrai. Mes mœurs sont pures. Je ne connais pas le péché...

Il s'arrêta, regarda à la ronde et dit tout bas :

— Dieu me damne ?... ne riez plus ! je ne veux plus qu'on rie!

Sa tête s'était rejetée en arrière convulsivement et tout son corps tremblait avec violence.

— Il devient enragé ! dit Mœris non sans inquiétude.

Moffray retira de sa poche sa main qui tenait un pistolet tout armé. Le Poussah murmura :

— Méfiance ! C'est un tigre !

Il n'avait pas achevé que Moffray, terrassé, roulait sur le tapis. Son pistolet était dans les mains de Mylord qui le lança par la fenêtre.

Vous ne l'auriez pas reconnu. Sa figure était terrible à voir. Son regard rouge choqua celui de Mœris qui se réfugia derrière la table.

— Je n'ai pas besoin d'arme, prononça-t-il entre ses dents serrées. Je ne suis pas méchant, mais je veux mon bien. Ne me résistez pas : j'ai tué mon père !

Le fauteuil du Poussah sauta sur le parquet. Laure dit froidement :

— Alors, vous ne pouvez pas être Domenica de Sampierre.

Mylord leva la main sur elle; elle se croisa les bras et ajouta :

— M. le marquis de Sampierre n'est pas mort.

Toute l'effrayante colère de Mylord tomba comme par enchantement. Il recula d'un pas et jeta à Laure un regard plein de soumission timide en répondant :

— Je suis encore bien jeune et sujet à commettre des imprudences. Vous avez raison, madame, je n'ai pas tué mon père. C'était pour me vanter. On ne peut pas avoir tué un vivant, et mon père est vivant... Ah ! Jos. Sharp m'aurait puni sévèrement pour cette maladresse !... Je mangerai du pain sec et je boirai de l'eau pendant trois jours...

Il riait un rire enfantin, mais qui donnait la chair de poule.

— Trois jours ! huit jours ! Ecoutez ! Vous savez si j'ai de la religion ! Voulez-vous que je vous fasse un serment sur la sainte Bible ? le serment de partager avec vous... et de faire tout l'ouvrage ! Les deux Blunt, je me charge d'eux. Ce Vincent Chanut, je

me charge de lui... Et du comte Pernola et de la jeune princesse... et de tous, je l'ai dit : de tous!... Le docteur Jos. Sharp répugnait à verser le sang; moi aussi. Le docteur Jos. Sharp enseignait : « Ne tuez pas pour moins de quatre mille livres. » Cela fait cent mille francs en argent d'ici. Combien y a-t-il de fois cent mille francs dans l'héritage de Sampierre ? Il y a cent fois, mille fois cent mille francs, n'est-ce pas ? Et plus ! Il est permis de tuer mille hommes !

Il étendit la main et poursuivit avec un sauvage enthousiasme :

— La sainte Bible n'est pas là, mais Dieu, notre Seigneur, est partout. Il punit le mensonge. Mes amis, ô mes amis ! croyez en moi qui suis désigné depuis les jours de mon enfance pour être le plus riche dans Israël ! Je suis marqué au sceau de David ! Je promets de tuer sans pitié ni relâche, au frisson de mon cœur, à la sueur de mon front : de tuer tous ceux qui sont entre moi et mon héritage, je le promets, je le jure ! Etes-vous contre moi, que votre sang retombe sur vos têtes !

Sa main revint à son flanc. Il avait la tête haute et les narines gonflées.

Sa poitrine battait et se soulevait comme le sein d'une femme.

Dans le silence qui suivit, on entendit tinter pour la troisième fois la sonnette de la porte extérieure.

XXXIII

ÉLECTION DU NUMÉRO 1

On ne fit pas grande attention au coup de sonnette. Tout le monde, au salon, restait sous l'impression des dernières paroles de Mylord.

Il y avait dans cette étrange créature un amalgame de simplicité puérile et de tragique barbarie dont l'explosion soudaine avait changé le rire en terreur.

On se taisait; Mylord lui-même, ayant dit sans doute tout ce qu'il avait à dire, restait immobile et muet.

Laure se rapprocha de M. Preux, qui lui avait adressé un signe interrogatif.

— C'est peut-être l'instrument qu'il nous faut, murmura-t-elle.

— Bigre! bigre! fit le Poussah, vous avez donc de bien rudes besognes!

— Il faut aviser, répliqua Laure. Tout à l'heure, je songeais à prendre la poste pour le Havre...

— Et le paquebot d'Amérique? Bigre, bigre! moi, je ne suis pas taillé pour les voyages, amour.

La porte s'ouvrit en ce moment, et Mme Félicité montra sa figure fûtée.

— C'est une visite, dit-elle, une grande; j'ai répondu que madame n'était pas à la maison, mais la princesse a insisté.

— La princesse, répéta Laure. Quelle princesse?

— La princesse Charlotte d'Aleix.

Ce nom prononcé fit un grand silence dans le salon.

Mœris et Moffray avaient repris leurs sièges.

Le Poussah, inquiet, eut recours à son verre.

Au contraire, une expression de triomphe, vivement réprimée, vint sur le visage de Mylord.

Laure, en ce premier instant, avait perdu son sang-froid complètement.

— Et c'est Mme Marion que la princesse a demandée? fit-elle d'une voix qui balbutiait.

— Je ne connais pas d'autre nom à madame, riposta Mlle Félicité. Est-ce que madame en a plusieurs?

Laure sentit la morsure et se redressa.

— Jouez serré! murmura le père Preux derrière elle. Vous savez? ça brûle!

— Je ne connais pas la princesse... commença Laure en s'adressant à Félicité.

Mais Mylord l'interrompit pour dire froidement:

— Madame, vous vous trompez, vous la connaissez, et il faut recevoir!

Le père Preux souffla:

— Demandez si la minette est accompagnée.

— La princesse est-elle seule? interrogea Laure.

— Elle a sa dame de compagnie, répliqua Félicité qui semblait être aux anges, et un jeune monsieur qui s'appelait hier Edouard Blunt... Madame le con-

naît aussi, celui-là... et qui m'a prié de l'annoncer aujourd'hui sous le nom du comte Domenico de Sampierre.

— Ça se gâte ! dit Mœris à Moffray. Mlle d'Aleix va nous reconnaître !

Laure éprouvait une véritable angoisse. Elle avait cru son secret bien gardé : Charlotte ne connaissait que Mme de Vaudré. Edouard n'avait vu que Mme Marion. Qui donc l'avait trahie ? Et que faire ?

Au travers même de sa détresse, une pensée de femme passa : Ce gros homme, ces odeurs de bière et de pipe qui emplissaient le salon, tout cela lui fit honte.

— Non ! dit-elle. Je ne puis recevoir... Je ne le veux pas !

— Il le faut ! prononça Mylord, dont l'accent était impérieux de nouveau.

— Je crois qu'il a raison, appuya le Poussah : on verra venir.

Félicité dit :

— Ils attendent.

— Mais cette atmosphère de mauvais lieu... fit Laure : Dans un salon ! chez moi !

— Oh ! quant à cela, interrompit le père Preux, la minette ne craint pas ma pipe. Elle la connaît bien, la pauvre chatte !

Mylord tira Laure par sa manche.

— Ce n'est pas ici qu'il faut les faire entrer, dit-il, à cause des fenêtres.

Laure le regarda. La figure de Mylord était blanche et froide, mais ses yeux flambaient.

— Dans la chambre ronde, poursuivit-il.

— Eh bien ! fit Laure : qu'importe cela ?

— Donnez l'ordre qu'on les reçoive dans la chambre ronde. Cela importe beaucoup.

Laure hésita. En le regardant, elle se sentit frémir.

— Faites entrer au boudoir, dit-elle pourtant.

C'était ainsi qu'on désignait ordinairement la chambre ronde.

Félicité disparut aussitôt. Dès qu'elle fut partie, Laure demanda à Mylord :

— Pourquoi avez-vous parlé de fenêtres ?

— Parce que tout passe par les fenêtres, les cris et les gens.

— Pas de bêtises, dit le Poussah. Je m'oppose à toute violence avant que j'aie décampé !

— Moi aussi, dit Moffray.

Et Mœris ajouta :

— Si nous étions dans la savane américaine...

— Nous sommes à Ville-d'Avray ! interrompit le père Preux. Je plaisantais quand je disais tout à l'heure : Vincent Chanut nous entend et nous voit. Ce n'est pas le Pérou que cet homme-là. Mais ce qu'il y a de bien sûr c'est qu'il rôde autour de nous : je le flaire... Mes pauvres enfants, j'ai idée que l'affaire est manquée. C'est dommage, nous l'aurons perdu belle !

— Je réponds de Vincent Chanut, prononça Mylord si bas qu'on eut peine à l'entendre.

Laure se rapprocha de lui. Ils avaient tous deux la même pâleur.

— Dame! grommela le père Preux, ce n'est pas impossible... Fanfan, tu t'en charges tout seul ?

— Tout seul ! répéta Mylord.

Laura était muette.

— Ça fait un, reprit le Poussah.

Mylord répliqua :

— Dites les autres.

— Il y a la bonne, cette Mlle Félicité.

— Je réponds de la bonne.

Laure lui serra la main.

— Et le cocher qui a amené la princesse, continua M. Preux.

— Je réponds du cocher, dit encore Mylord.

— Et Chopé.

— Et de Chopé... Après ?

— C'est absurde ! s'écria Moffray.

— C'est monstrueux et idiot ! ajouta Mœris.

Laure lâcha la main de Mylord et se laissa retomber sur son siège.

Mylord resta debout et isolé.

Sa tête blonde penchait sur son épaule et lui donnait une apparence de faiblesse.

Il avait l'air si jeune qu'on eût dit un enfant.

— Cela fait sept, murmura-t-il : avec les trois de la chambre ronde : cela fait sept en tout.

— En tout ! répéta Moffray, à Charenton, bonhomme ! c'est fini, je n'en veux plus !

— Moi, s'écria Mœris, ! je donne ma démission et je m'en vais !

— Alors, cela fait neuf, dit Mylord paisiblement : deux de plus !

Il les regardait.

Le terrible Mœris, qui avait fait un pas vers la porte, s'arrêta. Moffray demanda au père Preux :

— Ah ça ! est-ce que vous allez vous mettre là-dedans, vous ?

Le père Preux secouait les cendres de sa pipe. Il répondit :

— Dedans, non, jamais. Je suis un homme établi : j'ai de quoi vivre.

Ses gros yeux couvaient le visage impassible de Mylord.

— Il vient de Londres, ajouta-t-il. Quand les Anglais s'en mêlent... et puis on ne retrouvera pas une opération pareille. Après tout, s'il prend l'affaire..., J'ai idée qu'il à son plan, cet amour-là... eh ?

Ceci était une question. Mylord y répondit par un signe de tête affirmatif.

— Qu'il expose son plan, alors ! dit Mœris.

— Permettez ! dit le père Preux, cela le regarde. Je n'ai qu'une question à lui adresser : a-t-il besoin de nous ?

— Non, répondit Mylord, vous me gêneriez.

— En ce cas, nous pouvons nous en aller ?

— Quand vous voudrez.

Le Poussah souffla bruyamment et dit :

— Au cabestan ! Un coup de main ! capitaine Mœris-Fracasse ! à l'aisselle droite ! Et vous, Moffray, à la gauche ! Appelez mon soldat Jabain qui doit avoir fini les prunes. Nous allons procéder à l'embarquement tout de suite.

Pendant que Mœris et Moffray donnaient le coup

de main demandé pour démarrer papa Preux, et que Jabain, vainqueur de Jules, descendait la grande allée, Mylord prit à part Mme la baronne de Vaudré pour lui dire :

— Vous, vous restez.

— Ah !... fit-elle seulement, car les paroles ne lui venaient point.

— Pas jusqu'au bout, reprit Mylord, mais seulement pour tenir un instant compagnie à vos visiteurs qui attendent dans la chambre ronde.

— Ah !... dit Laure pour la seconde fois.

— C'est pour ne pas manquer à la politesse, poursuivit Mylord qui la regardait durement, et pour savoir un peu ce qu'ils ont dans leur idée. S'ils venaient faire des propositions, par hasard...

— Eh bien ?

— Eh bien ! répéta Mylord.

Il hésita, puis il dit :

— Faites comme vous l'entendrez, mais je refuse d'avance le partage : il me faut tout.

Il se reprit pour ajouter :

— A nous deux, bien entendu, puisque nous ne faisons qu'un.

Après quoi, il tourna le dos.

Jabain, Mœris et Moffray avaient mis le Poussah sur ses pieds. Mylord revint vers eux.

— Vous allez, dit-il d'un ton de commandement, monter en voiture...

— Ça, c'est certain ! voulut répliquer le père Preux.

— Je vous prie de m'écouter sans m'interrompre.

Vous ferez arrêter la voiture au tournant de la rue, ici près et vous attendrez.

— Pourquoi cela ?

— Parce que Mme Marion vous rejoindra en ce lieu.

Il coupa la parole au Poussah en poursuivant :

— Ne discutez pas.

— Ne discutons pas ! fit le père Preux, qui essayait de garder sa bonne humeur cynique. Au tourniquet, vous autres ! Et levons l'ancre ! eh ho ! Bonsoir, petit.

Mylord l'arrêta.

— Un mot encore, dit-il. Nous nous entendons bien, n'est-ce pas ? je suis le n° 1 ?

— Pourquoi pas ? grommela le Poussah d'un ton évasif.

— Dites oui, tout simplement.

— Eh bien ! oui.

— Et les autres ?

— Oui, dit Laure, la première.

De mauvaise grâce, Mœris et Moffray répétèrent ce mot.

— C'est-à-dire, continua Mylord dont la taille semblait grandir, que je suis non seulement le comte Domenico de Sampierre, mais encore votre maître à vous tous ! Dites oui.

Tout le monde obéit, cette fois.

— C'est bien conclut Mylord. Allez et marchez droit ; vous aurez de bons gages si je suis content de vous.

XXXIV

LA CHAMBRE RONDE

Le concierge Cervoyer prêta aussi main-forte pour [illegible]r la translation du Poussah qui atteignit la voi-[illegible] grâce à ce concours de dévouements. Cervoyer s'était attelé du même côté que Jabain. S'il avait connu le sort de Jules... Mais la mort de ce fidèle gardien devait passer inaperçue au milieu des catastrophes dont Cervoyer allait être le témoin.

Quand on eut hissé papa Preux dans la voiture dont le fond tout entier était un peu étroit pour lui, Mœris et Moffray s'assirent sur le devant et demandèrent ensemble :

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— On ne sait pas au juste, reprit le Poussah. Si le petit est un pierrot, on s'assoiera dessus. Si c'est un mâle, et ça m'en a l'air, il tirera les marrons tout brûlants du feu. On laissera refroidir, et on verra à les manger. Attendons la fin.

Au salon, Mylord était resté seul avec Mme la baronne de Vaudré qui voulut obtenir de lui quelques mots d'explication.

— Menez-moi, dit-il au lieu de répondre, à l'endroit où vous serrez votre bois à brûler et ordonnez

à votre servante de mettre tout en ordre ici. J'ai besoin qu'elle soit occupée.

Il appuya sur ces derniers mots.

Laure fit ce qui lui était commandé.

Elle se sentait chanceler au bord d'un dénouement terrible.

Et comme le père Preux, elle se demandait en frémissant si cet enfant était un grotesque, jouant au hasard et parodiant le sang-froid des algébristes du crime, ou bien si c'était vraiment un de ces monstrueux élus qui gagnent toutes les batailles du mal et rétablissent les situations impossibles à force de génie et de perversité.

Jusqu'alors, Laura-Maria n'avait pas trouvé son maître. Elle avait réglé elle-même le degré d'audace et même de témérité qui pouvait être atteint mais non point dépassé sur le ténébreux terrain de ses luttes.

Sa diplomatie était bien à elle ; à elle aussi appartenait les procédés de sa stratégie. Ce matin encore, elle travaillait froidement et sûrement, conduisant sa partie d'échecs avec cette hardiesse que le proverbe recommande d'allier à la prudence.

Mais, depuis quelques heures, un étonnement l'avait prise, un trouble était entré dans ses combinaisons.

L'outil qu'elle avait aiguisé s'était tout à coup animé dans sa main.

L'instrument n'obéissait plus, il menaçait.

Et de tous côtés, au même instant, les événements se mettaient à menacer aussi.

L'homme qu'elle craignait peut-être le plus au monde, Laurent de Tréglave, le frère du vicomte Jean assassiné, sortait de terre.

Par une chance prodigieuse, elle avait mis la main, sans le savoir, sur l'héritier véritable de Sampierre en cherchant un imposteur et il lui était interdit d'utiliser cette bonne fortune qui se retournait contre elle.

Il y avait enfin le père Preux, ce gros coquin, plus dur que le caillou, qui savait par cœur son passé et comptait le lui mettre sur la gorge comme un couteau.

Et, pour combattre tout cela, elle n'avait à sa solde que deux comparses, Mœris et Moffray, gagés par elle à la légère pour accomplir la besogne terre à terre qu'on a coutume de confier aux coulissiers de l'intrigue parisienne.

Elle avait cependant fait ses preuves de vaillance indomptable. Elle avait commencé à dessiner bravement, dans son entrevue avec M. Chanut, son plan de défense contre Laurent de Tréglave, ce paladin qui pouvait être, en définitive, reconquis d'un mot ou d'un sourire; elle avait des raisons pour croire que Edouard Blunt, révélé à l'improviste comme étant le vrai fils de Sampierre, lui appartenait encore.

Quant aux menées de Pernola, loin de lui nuire, elles la servaient, puisqu'en les combattant, même au grand jour, elle se donnait tout naturellement le beau rôle, et aussi, puisque ces menées lui fournissaient prétexte d'agir dans l'ombre : le plus plausible et le plus méritoire de tous les prétextes.

Rien n'était donc perdu avant la minute exacte où Mlle Félicité avait prononcé au seuil du salon le nom de la princesse d'Aleix.

A dater de ce moment, toute la ligne de combat de Laure se trouvait bouleversée.

La marquise Domenica, si laborieusement prise au piège, lui échappait ; la présence de Charlotte allumait tout à coup un flambeau dans cette nuit.

Et Domenico de Sampierre (on l'avait nommé en toutes lettres) était avec Charlotte !

Dans une heure, si ce n'était déjà fait, la marquise allait embrasser son fils.

Il y avait eu jusqu'alors très peu de rapports entre Mme la baronne de Vaudré et la princesse d'Aleix.

Lors de leur première rencontre aux eaux, en Allemagne, on aurait pu croire à un mouvement de réciproque sympathie, mais la droite et fière intelligence de la jeune fille avait bien vite inquiété Laure, tandis que Charlotte elle-même était repoussée par un vague sentiment de défiance.

Maintenant, c'étaient deux ennemies,

Charlotte avait vu en Laure une rivale, ne fût-ce que pendant un instant, et Laure trouvait Charlotte sur son chemin à la dernière heure, comme un obstacle qu'il était presque impossible d'écarter.

C'était Charlotte qui la jetait en proie à Mylord, tyran inconnu et imprévu. La menaçante arrivée de Charlotte avait fourni à Mylord l'occasion de proclamer lui-même son autocratie avec une audace effrontée.

Et c'était Charlotte aussi, par le fait, qui con-

damnait Edouard Blunt — le vrai n° 1 dans la pensée première de Laure.

Tout l'ancien plan était détruit. Mylord prenait violemment la place d'Edouard Blunt.

Il ne s'agissait plus désormais de résister à Mylord, ni même de discuter avec lui. L'heure brûlait.

Mylord demanda :

— La chambre ronde a-t-elle d'autres issues que les deux portes connues de moi, donnant dans la salle à manger et dans le billard ?

— Non, répondit Laure.

Elle appela Félicité pour lui dire, selon l'ordre reçu :

— Vous allez faire le salon sur-le-champ, à fond.

— Il en a besoin ! répliqua Félicité. Du monde comme ça, ça laisse de l'engrais comme des bêtes.

Exécutant le second commandement de Mylord, Laure le conduisit au bûcher qui renfermait, en même temps que le bois de cheminée, de grosses bottes de brindilles, produit de la taille des massifs.

A cette vue le regard de Mylord brilla.

— Maintenant, dit-il, à l'œuvre, allez rejoindre vos visiteurs. Sachez d'eux le plus que vous pourrez, et vite, car vous n'avez pas beaucoup de temps.

Ils étaient dans la salle à manger. Le regard de Mylord furetait comme s'il eût cherché quelque chose.

— Voilà ! fit-il en apercevant le timbre d'appel qui était sur le buffet, ce sera le signal ; quand vous entendrez tinter, vous sortirez vivement en disant à vos hôtes : « Excusez-moi, je suis à vous dans un instant. »

Il poussa Laura vers la porte du boudoir, dont il tira lui-m'me le bouton.

Nous connaissons déjà la « chambre ronde » ou « sans fenêtres », et nous savons que c'était un débris des temps joyeux où la finance luttait de bonne humeur avec la noblesse. Ce charmant réduit faisait contraste avec le reste de la maison bâti bourgeoisement.

La coupole, percée par un ciel à jour d'où tombait la lumière, était ornée de peintures galantes, ainsi que les lambris.

Vis à vis de la porte, ouvrant sur la salle à manger, et qui avait dû être unique, dans l'origine, une autre porte, plus récemment percée, communiquait avec le billard. Edouard et princesse Charlotte attendaient en ce lieu.

En entrant, Laure crut voir la porte qui faisait face (celle du billard), trembler; mais c'est là un effet pneumatique qui se produit fréquemment dans les chambres bien closes.

Laure n'y aurait point pris garde, si elle n'eût remarqué les regards de Charlotte et d'Edouard, précisément dirigés sur cette porte.

Tous les deux se levèrent à la vue de Laure. Ils avaient l'air ému des gens qui ont failli se laisser surprendre.

Et pourtant, toute la largeur de la pièce les séparait l'un de l'autre. Edouard était très près de la porte du billard, tandis que Charlotte occupait un fauteuil, non loin de la porte d'entrée.



Laure se dit :

— Il y avait quelqu'un là !

Et elle songea tout de suite à Vincent Chanut.

Laure put remarquer encore que Mlle d'Aleix ne manifesta aucun étonnement à sa vue. Son trouble était d'une autre nature et beaucoup plus profond.

La bonne Savta, assise sur la borne de velours qui occupait le milieu du boudoir, se leva la dernière et fit la révérence.

Quant à Laure elle-même, c'est à peine si nous avons besoin de dire que, en apparence, elle avait repris tout son calme.

C'était une femme de combat, et une joueuse ; vous savez l'histoire de ce joueur qui souriait en perdant des millions, mais qui se déchirait la poitrine avec ses ongles. Laure salua Charlotte et tendit sa main à Édouard qui la prit.

— Eh bien ! dit-elle en promenant son regard plein de sérénité de la jeune fille à son compagnon, voici donc mon grand mystère percé à jour ! Vous me devancez de quelques heures. Je ne comptais pas retirer mon masque avant ce soir...

Elle allait continuer, Charlotte l'interrompit :

— Madame, prononça-t-elle à voix basse, nous ne vous jugeons point. Les raisons que vous devez avoir pour cacher votre nom sont bonnes, je le suppose, mais ce secret vous appartient et n'appartient qu'à vous. Nous ne serions pas venus, je vous supplie de le croire, sans une absolue nécessité.

Comme elle s'arrêtait, prise d'hésitation, Laure s'assit sur le canapé, auprès de Savta et demanda :

— Qu'y a-t-il donc, princesse ? Voilà que vous m'effrayez !

Elle ajouta en adressant un sourire oblique à la gouvernante :

— Il n'y a que vous ici, chère bonne dame Savta, pour vous contenter d'un seul nom.

— Si vous savez le mien, le vrai ! s'écria Charlotte vivement, je vous prie en grâce de me le dire !

Le sourire de Laure devint doux et bon.

— Vous êtes destinée à m'aimer, chère enfant, murmura-t-elle... Est-ce que, vous aussi, vous avez eu défiance de moi, Edouard ?

— Non, répondit celui-ci. Depuis ce matin, je vis dans un rêve. Il n'y a qu'une chose qui soit claire pour moi : ma vie entière appartient à celle-ci, quel que soit son nom.

Il regardait Charlotte avec tout son cœur.

Pour la seconde fois, Laure lui tendit la main.

Puis elle reprit en s'adressant à Mlle d'Aleix :

— Je crois deviner le motif de votre visite. Vous veniez me parler de Pernola et de M. le marquis de Sampierre ?

Charlotte repartit :

— Je venais vous dire ne sachant à qui demander secours : quel que soit le but de vos efforts, ils sont ruinés et rendus inutiles ; je venais vous le dire : le comte Pernola est maître de toute la fortune de Sampierre et de toute la fortune de Paléologue.

— N'est-ce que cela, fit Laure, qui souffrait terriblement, mais qui ne perdit point son sourire.

XXXV

SECOURS CONTRE L'INCENDIE

A ce moment, la bonne Savta avait fait effort pour comprendre, ne fût-ce qu'un peu, la langue qui se parlait ici. N'ayant pu y réussir et habituée de longue main à ce résultat, elle ferma les yeux tout doucement pour essayer un petit somme, cinquième ou sixième chapitre de sa sieste.

Le jour allait tombant depuis le commencement de l'entrevue.

— Ce que j'ai fait, reprit Laure toujours souriante et jouant avec la main d'Edouard, c'est-à-dire ce que vous savez de moi et aussi ce que vous ne savez pas, je l'ai fait, non pas pour vous, princesse, mais surtout pour sa mère, à lui, qui est ma meilleure amie : la bonne, la chère Domenica. J'ai eu beaucoup d'obstacles à soulever, et pour vous apprendre au moins un détail entre mille, ce nom de Mme Marion fut pris par moi en louant cette maison où nous sommes, et cette maison fut louée parce que je prévoyais le cas où le comte Domenico de Sampierre, traqué par ceux qui ont intérêt à contester son origine, aurait besoin d'un asile sûr... vous m'entendez bien d'un asile. Sa vie même était

menacée. Et comme il s'est découvert trop tôt, avant l'heure fixée par la plus simple prudence, sa vie est plus menacée que jamais.

Sur la joue décolorée de Charlotte, une larme roulait.

— Que croire ?... balbutia-t-elle.

Car, dès que Laure ouvrait la bouche, il y avait un vent de persuasion dans l'air.

— Il faut croire, s'écria Édouard en riant, que je ne suis pas un bien grand clerc, mais que j'en vaut un autre quand il s'agit d'un guet-apens. Je compte me défendre de la belle manière !

— Il faut croire encore, ajouta Laure doucement, il faut croire surtout que ceux qui ont veillé sur lui jusqu'à présent ne choisiront pas l'heure du danger pour fermer les yeux... Maintenant, princesse, expliquez-vous, je vous prie, et dites-moi comment M. le comte Pernola s'y est pris pour dévaliser son malheureux parent.

Au moment où Charlotte ouvrait la bouche pour répondre, un bruit léger se fit entendre du côté du billard. On eût dit qu'une clé tournait avec précaution dans la serrure.

Charlotte prêta l'oreille, mais le bruit ne persista pas.

Elle donna alors à Mme la baronne de Vaudré des renseignements clairs et précis sur ce qui s'était passé au pavillon du Jardin de Sampierre entre Pernola et le marquis. Elle n'avait certes pas tout entendu, mais sa finesse native comblait les lacunes, et quand elle eut achevé, Laure savait au juste à l'aide

de quel stratagème le Pernola avait pu emporter, comme un filou glisse la montre volée dans sa poche, la presque totalité de deux immenses fortunes.

La physionomie de Laure aurait été curieuse à suivre pendant qu'elle écoutait Mlle d'Aleix. L'observateur le plus subtil aurait eu peine à deviner si le regard qui se voilait sous ses paupières à demi-closes, exprimait la tendresse ou la haine.

Une chose qui sautait aux yeux c'était l'étonnement, disons mieux, l'admiration inspirée à Mme la baronne par la dextérité singulière avec laquelle Pernola avait exécuté son tour d'escamotage.

Elle ne prit pas tout de suite la parole ; elle était frappée, elle mettait laborieusement de l'ordre dans son jeu.

Pendant qu'elle réfléchissait, elle eut un brusque sursaut.

Le timbre venait de retentir dans la salle à manger.

Laure avait presque oublié...

Elle se leva sans précipitation et dit d'une voix un peu tremblée (mais ce qu'elle venait d'entendre expliquait du reste son émotion) :

— Excusez-moi si je vous quitte. Ce que je viens d'apprendre nécessite des mesures immédiates et je vais donner des ordres. « Je suis à vous dans un instant... »

Elle sortit, et tout de suite après son départ, le bruit de clef qu'on avait entendu du côté du billard se produisit dans la serrure de la salle à manger.

Edouard et Charlotte étaient seuls, car la bonne

Savta voyageait en ronflant dans le pays des rêves. Ils ne prirent pas garde à ce bruit.

La nuit venait. La coupole vitrée n'envoyait plus qu'une douteuse lueur.

Dans la salle à manger, de l'autre côté de la porte, Laure avait trouvé Mylord, en bras de chemise, les cheveux en désordre et la sueur au front.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle en voyant tout contre le seuil un amoncellement de bois et de branches sèches.

— Ce n'est rien, répondit Mylord qui l'entraîna dans la pièce voisine. Vous avez une minute pour faire votre rapport.

Et comme elle voulait interroger de nouveau, il lui serra le bras si brutalement qu'elle étouffa un cri de souffrance.

— Parlez ! ordonna-t-il. Je suis le maître !

Laure obéit. Quand elle eût achevé, Mylord se pressa les tempes à deux mains.

— C'est bien ! dit-il enfin : voilà une bonne affaire. C'est ce que Jos. Sharp appelait « vider la guêpe. » Il faut bien des mouches pour faire le miel. Ce Pernola est la mouche ; il a fait le miel : nous le viderons.

Il eut un rire rauque, puis il reprit :

— Et maintenant, en route ! Pas un mot aux autres, c'est moi qui ferai tout, je l'ai promis.

— Dites-moi au moins... commença Laure qui ne pouvait dominer son effroi.

— Rien ! Tout me regarde, et rien ne regarde que moi !

Il la conduisit jusqu'à la porte du salon où Félicité battait les tapis à la fenêtre en grondant, et reprit :

— Cette fille en a encore pour une demi-heure. Voyons ! prenez congé de moi à haute voix et priez-moi poliment de vous attendre, sans quoi, je n'aurais aucun prétexte pour rester après vous.

— Félicité, dit Laure obéissante, faites vite, ma fille, je vais revenir et monsieur m'attend.

Félicité pensa :

— Quel malheur ! j'aurais dîné avec M. Baptiste.

Mylord accompagna Laure jusqu'à la porte extérieure où les mêmes paroles furent répétées pour Cervoyer.

Puis Mylord ajouta tout bas :

— Que tout le monde soit sur le pont ce soir, de bonne heure. Nous avons à régler le sort de Pernola, celui du capitaine Blunt et celui de ce Chanut, si je le manque ici par hasard... Quant à ma mère la princesse, à mon père le marquis et aux puissants seigneurs du conseil de famille, ne craignez rien ; j'ai mon acte de naissance que vous connaissez, et j'ai un témoin que vous ne connaissez pas. Je suis sûr de moi... A bientôt !

Mylord rentra précipitamment dans la maison où la nuit se faisait partout. Il prit dans le bûcher une pleine charge de bois et se rendit au billard.

Le billard, nous nous en souvenons, formait un des accès de la chambre ronde. L'autre accès s'y faisait par la salle à manger.

Au moment d'entrer au billard, Mylord y crut entendre un faible bruit.

Il s'arrêta en dehors du seuil et prêta l'oreille.

— Le Chanut est là ! pensa-t-il en retenant son souffle. Et il travaille la serrure pour entrer dans la chambre ronde avec les autres. Bonne idée qu'il a ! Tout me réussit !

Le bruit dura une minute, puis la poitrine de Mylord se souleva.

— Il a ouvert ! murmura-t-il. C'est un vrai homme ! Le voilà tout vif dans le trou !

Il entra au billard où il n'y avait plus personne et déposa sa charge de bois contre la porte du « trou » qui contenait « tout vifs » selon son estime, non seulement Charlotte, Édouard et Savta, mais encore Vincent Chanut. La porte de la chambre ronde fut fermée par dehors sans produire le plus léger son, et cette fois, Mylord poussa les deux verrous.

Le bois fut relevé en bûcher ; une allumette chimique grinça et prit feu. Les brindilles amoncelées fumèrent.

Puis Mylord, faisant le grand tour, regagna la salle à manger où des préparatifs semblables étaient faits d'avance.

Une seconde allumette pétilla et Mylord mit le feu au bûcher. Il se hâtait, il est vrai, mais avec soin et méthode. Il avait le tranquille enthousiasme des forts.

La foudre eût éclaté qu'il ne l'aurait pas entendue.

Comme il avait fait pour le billard, il ferma la salle à manger avec une sûreté de main diabolique, puis il s'élança dans l'escalier qu'il grimpa quatre à quatre.

Tout en haut, il souleva la tabatière donnant accès sur le toit, et rampa jusqu'à la lanterne vitrée qui terminait la coupole de la chambre ronde.

— Ça va être curieux, gronda-t-il entre ses dents serrées. Jos. Sharp aurait voulu voir cela !...

Laure, cependant, gagnait le coude de la route où stationnait la voiture qui contenait ses compagnons. Elle avait la poitrine oppressée et le souffle lui manquait.

Quand le père Preux la vit arriver ainsi chancelante, il dit à ses deux compagnons :

— Le n° 1 est un bon ! ça va rouler ! gare dessous !

On eut beau interroger Laure, elle resta muette comme une morte.

Elle pensait encore pourtant, puisque ses dents serrées craquaient.

La voiture prit le grand trot dans la direction de Saint-Cloud.

Environ un quart d'heure après ce départ, Félicité sortit de la maison en criant au feu. Cervoyer, qui venait d'apercevoir la fumée montant comme une tour au-dessus des toits, clamait déjà dans la rue, et Mylord, la chemise brûlée, la figure noircie, ordonnait par une fenêtre ouverte de courir au poste des pompiers.

Et Félicité disait :

— En voilà un qui en vaut dix pour la besogne ! Si M. Baptiste allait être rôti, tout de même, quel dommage, on n'a pas entendu un cri !

— Et les trois qui sont venus en visite ? demanda

Cervoyer, Je ne sais pas seulement si la baraque est assurée !

Certes, Félicité ne se trompait point. Depuis une heure, Donat, dit Mylord, s'était montré actif et vaillant au degré suprême. Le docteur Jos. Sharp lui-eût avoué que sa théorie était glorieusement dépassée par la pratique de son élève.

Il avait accompli, en effet, la besogne de dix hommes, et quand son visage zébré de sueur et de fumée parut dans le cadre de la fenêtre, vous eussiez juré qu'il sortait du beau milieu de la fournaise.

Félicité lui cria d'en bas :

— Voyez voir, puisque vous y êtes : dans l'armoire double, à droite de la cheminée du salon. Il y a quelqu'un dedans. L'armoire donne aussi dans le billard. Appelez M. Baptiste, et il vous ouvrira par le billard, si le pauvre homme est encore en vie.

Mylord se replongea dans le noir et peu d'instants après, on vit les flammes jaillir au-dessus des toitures.

— C'est la vitrine de la chambre ronde qui vient d'éclater, dit le concierge. Adieu va ! c'est stupide de ne pas s'assurer, — quand on est pour brûler.

La foule s'amassait, cependant. Quelques secours s'organisaient tant bien que mal. On causait beaucoup, on discutait davantage, mais on agissait peu. L'eau manquait et aussi les seaux. A chaque instant, quelqu'un se détachait pour courir aux pompiers, mais d'autres arrivaient. Et les langues d'aller : Qui était cette madame Marion ? Comment le feu avait-il pris chez elle ? Ah ! Quelle année pour les incendies !

Une chose dominait tout le reste : l'admiration pour Mylord, ce jeune héros qui s'efforçait seul à l'intérieur de la maison en flammes.

Vers ce moment, la voiture qui emportait Laure et ses compagnons montait la côte de la Porte-Jaune avant d'arriver à Saint-Cloud. Depuis Ville-d'Avray, Laure n'avait pas prononcé une parole.

En haut de la côte, Mœris, qui était à la portière de droite à reculons, dit tout à coup :

— Tiens ! tiens !

Moffray se pencha.

— Oh ! oh ! fit-il, voilà quelque chose qui flambe !

Le Poussah essaya de retenir Laure, mais elle lui échappa et la moitié de son corps passa par la portière de gauche.

Sans Moffray, elle fût tombée sur la route.

Une lueur rougissait le ciel au-dessus des réserves du parc.

On retira Laure évanouie. Elle n'avait même pas poussé une plainte.

Le père Preux dit en la regardant :

— Si elle savait ce que c'était que princesse Charlotte...

Puis il ajouta, soupirant comme un bœuf :

— *De profundis !* Je ne retrouverai jamais une si jolie minette pour bourrer la pipe à papa... mais j'aurai le lopin de terre !

XXXVI

ANTIQUITÉS

Quand les pompiers arrivèrent, la maison de Mme Marion était une braise. Les pompiers firent leur devoir. On parvint à sauver le salon, l'antichambre et la cuisine, c'est-à-dire, les constructions neuves : quant à la chambre ronde et à ses abords, il n'en resta qu'un tas de cendres.

Ainsi périt la Folie-Gaucher, l'échantillon le plus important des richesses archéologiques de Ville-d'Avray.

On remarqua une chose singulière et qui fournit un thème curieux de conversation, pendant plusieurs semaines, aux personnes instruites de la localité.

Il est bien connu, en effet, par suites des recherches infatigables du roman moderne, que les pères de nos financiers actuels ne se refusaient rien. Leurs *folies* ou petites-maisons étaient machinées avec le même soin que les dessous de l'Opéra. En touchant leurs parquets du bout de leur jonc à pomme d'or, ils faisaient surgir toutes sortes de merveilles : des tables servies, des ballets réglés, des étangs de nectar ou des parterres de fleurs.

L'argent, qui était coquin en ce temps-là comme aujourd'hui, avait du moins du goût pour la féerie.

Eh bien, chacun put voir, en cette circonstance, une preuve de la véracité savante des romanciers.

Au milieu des ruines de la chambre ronde, un grand trou, de forme carrée, s'ouvrait dans le parquet.

Il communiquait avec les caves, où l'on trouva tout un système de poulies galantes et d'agréables chaînes de transmission.

Ni Mlle Félicité, ni Cervoyer lui-même n'avaient eu connaissance de ces antiquités avant la catastrophe.

C'est ainsi que nous marchons, du matin au soir, sans nous en douter, sur l'histoire inconnue de notre pays.

Dans l'armoire double attenant d'un côté au salon, de l'autre au billard, et dont la serrure avait été « maniée », Mlle Félicité ne trouva rien qui pût lui donner des nouvelles de cet infortuné M. Baptiste.

Nulle part, on ne découvrit aucune trace des deux femmes et du jeune homme qui étaient venus en visite, savoir : la princesse Charlotte d'Aleix, le comte Dominico de Sampierre et Savta, fanatique de la sieste.

Cervoyer les cherche encore.

Quant à Mylord, ce jeune héros, dont on avait vu la tête inclinée et la blonde chevelure au milieu des flammes, il avait disparu.

Sans doute pour soustraire sa modestie au témoignage de l'admiration générale.

XXXVII

TOILETTES DE MYLORD

Vers huit heures et demie du soir, un jeune homme qui portait justement la tête penchée vers l'épaule droite sortit des bois de Fausse-Repose, par une des coulées descendant à l'étang de Ville-d'Avray. Il avait les habits en désordre, les cheveux mêlés et le visage noir comme celui d'un charbonnier.

Il gagna l'eau d'un pas tranquille et se lava d'abord le visage et les mains, puis il rentra sous bois pour remettre autant que possible de l'ordre dans sa toilette. Cela il ne fut pas long. Un quart d'heure après, il montait dans le train à destination de Paris.

C'était Donat, dit Mylord qui venait de brûler vives quatre créatures humaines, et qui avait, non pas des remords, mais beaucoup d'inquiétude et de soucis, parce qu'il n'était pas bien sûr d'avoir touché ce Baptiste, en qui il reconnaissait fort bien M. Chanut, et parce qu'il laissait en outre derrière lui Félicité et Cervoyer.

— Je me suis vanté, pensait-il, dans sa contrition d'espèce particulière, j'avais promis de les arranger tous... j'ai trop de présomption pour mon âge. Il

faut réparer ma faute dès cette nuit, sans cela comment accuser Mme Marion, plus tard, d'avoir mis elle-même le feu à la maison ?... Et c'est nécessaire !

Certes, ceux qui voyageaient avec lui auraient eu la chair de poule s'ils avaient pu jeter un regard à l'intérieur de sa pensée, mais jamais monstrueux livre ne fut mieux fermé ni relié plus honnêtement. Ses compagnons de route ne le remarquaient point, ou bien ils se disaient :

— Voici un adolescent bien modeste et qui n'a pas encore brossé le duvet du nid maternel.

Il baissait les yeux, en effet, sous le regard des femmes, et ses deux mains, croisées discrètement, donnaient à son monologue couleur de patenôtres.

Ses sourcils délicats ne se fronçaient même pas sous l'effort de sa réflexion, et pourtant il travaillait terriblement !

Revenir à Ville-d'Avray, cette nuit ! aurait-il le temps ?

Elle était, cette nuit, si chargée ! Outre la grande épreuve du conseil de famille, il fallait prendre à Pernola du même coup sa proie et sa vie, avoir raison de ce capitaine Blunt, aussi dangereux qu'Édouard lui-même, supprimer Mœris, Moffray, le père Preux, surtout, — puis Laure, — puis ces trois misérables habitants de la cité Donon : l'aveugle, sa fille, son gendre...

Quoi ! tout cela ? — Oui, tout.

Pour rester seul entre le marquis et la marquise de Sampierre, *son père* et *sa mère*, pour être un jeune prince à la conscience nette, au passé limpide,

pour vivre honnêtement, décemment, sans peccadille de jeunesse, dans la plénitude de la purification consolidée du troisième degré : comme c'était son intention et sa vocation, je vous l'affirme !

Il y a des scélérats de cette vertu, qui poignardent comme on boit un verre d'eau, mais qui éprouvent la maladie du scrupule quand leur main a frôlé une robe de soie par hasard.

Ceux-là ne tuent pas à la manière des autres assassins ; ils sont d'acier comme les rasoirs, d'acier coupant et froid : si affilés qu'ils tranchent sans effort ni fatigue, c'est leur aptitude et leur entraînement ; ils n'ont pas d'autre défaut que d'être machines à tuer.

Ce sont des monstres, c'est vrai, mais non point du tout des monstres créés par l'imagination. Ils existent. Ce siècle en a vu plusieurs, et sans nos grandes misères historiques on parlerait peut-être encore du dernier, à qui le propriétaire d'un journal dit populaire voulait dresser une statue en faisant fondre tous les sous que cette « exception » lui avait fait gagner.

En eux, il y a de l'enfant, comme chez les hommes de génie. Rien ne les arrête. La naïveté de leurs combinaisons n'est dépassée que par l'audace convaincue de leur exécution.

Là où le scélérat consommé hésiterait, ils passent.

Là où le vétéran du crime a horreur, ils font leur ouvrage — tranquillement.

Neuf heures et demie sonnant, Mylord prenait sa clé et son bougeoir chez sa concierge, qui avait cou-

tume de dire de lui : « Des chérubins comme ça, on n'en fait plus ! »

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de pénétrer dans le logis de Mylord. C'était un cabinet de cent francs par an, situé au dernier étage d'une assez belle maison de la rue Saint-Louis, au Marais. Mylord était dans ses meubles. Ses meubles consistaient en une couchette, trois chaises, une toilette-trépied, une table et une commode à l'un des tiroirs de laquelle on avait ajouté une serrure de sûreté.

Tout cela était fort propre mais de peu de valeur, excepté la serrure.

Sur la table, il y avait une grosse Bible anglaise et un petit volume cartonné portant ce singulier titre : *Jos. Sh. abrev., considérations.*

Ce titre était écrit à la main. Le livre, également manuscrit ou plutôt chiffré, parlait une langue inconnue, qui eût défié la science même de mon pantoglotte ami M. E. de la Bigne-Villeneuve, bibliothécaire de la ville de Rennes, le seul homme capable de dire Dieu vous bénisse en deux cent vingt-neuf langues, idiomes ou patois divers.

Nous traduisons du moins le titre qui était : *Abrégé des considérations de Joseph Sharp.*

En entrant, Mylord alla droit à sa petite toilette et se regarda au miroir. Il fut content sans doute de ce que le miroir lui montra, car il murmura :

— C'est bien : je suis fort !

Il prit la Bible. Ce n'était pas pour lire.

Il l'ouvrit avec une sorte de solennité en disant :

— A gauche pour le présage !

Le premier mot de la page à gauche était *star.*

— Etoile ! prononça-t-il tout bas. J'ai mon destin. Ma bonne conduite dira ma reconnaissance envers l'Éternel.

La Bible fut replacée sur la table avec respect.

Mylord fit jouer la belle serrure de sa commode sans y introduire aucune clef. Il prit divers papiers qu'il mit à côté de la Bible avec ce qu'il fallait pour écrire.

Mais, avant de s'asseoir, il se ravisa, pensant à demi-voix :

— Prenons le temps de songer. Il faut que ce soit un chef-d'œuvre.

Pour que ce temps de la réflexion ne fût pas perdu, il ouvrit un second tiroir, d'où il sortit une chemise blanche avec un costume noir complet. Il disposa le tout sur son lit en bon ordre.

— Allons ! fit-il. Tout est prêt.

Il s'assit.

Parmi les papiers, il y avait une double feuille de grand format qui était jaunie par l'âge. Mylord la déplia et l'étudia du regard.

Cette feuille portait l'entête suivant :

« Préfecture de police, 2e division, 2e bureau. »

Il y avait en marge, sous le cachet : « Auxiliaire n° 17. — Rapport du 5 juin 1847. »

La pièce commençait ainsi :

« M. le comte Pernola dei marchesi Sampetri de Sicile (Giambattista-Pio ; *sub intercessione OO. SS.*) est un jeune homme de vie pure et de mœurs respectables qui, après avoir étudié aux séminaires de

Naples et de Rome, est rentré dans le monde par défiance de sa vocation.

« Malgré son âge (il n'a pas encore vingt ans), M. le comte Pernola occupait une position de haute confiance chez son parent, M. le marquis de Sampierre, lequel le comblait de preuves d'affection... »

Peut-être le lecteur a-t-il un vague souvenir d'avoir eu déjà sous les yeux le contenu de cette pièce. Nous aiderons sa mémoire. Cette pièce faisait partie du dossier rassemblé à la préfecture à la suite des événements qui avaient eu lieu à l'hôtel Paléologue dans la nuit du 23 au 24 mai 1847.

Le papier que Mylord étudiait en ce moment était un brouillon du rapport, entièrement écrit de la main de Vincent Chanut qui, en ce temps-là, venait d'être nommé auxiliaire et portait le n° 17.

Comment Mylord s'était-il procuré ce brouillon, ce que nous savons de son talent comme serrurier nous dispense de le dire. Nous ajoutons qu'il était revenu de Londres à Paris, après ses études faites chez le docteur Jos. Sharp, tout exprès pour percer le mystère de l'hôtel Paléologue.

C'était cela qu'il appelait « son destin. » Sur le drame de la maison de Sampierre il en savait aussi long que Vincent Chanut lui-même, et peut-être davantage.

Après avoir étudié l'écriture du document, Mylord choisit une plume d'oie dans un paquet neuf, la tailla et l'essaya. Puis, il se mit à exécuter hardiment une sorte d'exemple calligraphique qui, dès la première tentative, reproduisit avec une exacti-

tude merveilleuse le corps même de l'écriture de M. Chanut.

Cela fait, il prit dans son portefeuille une carte de visite portant le nom et l'adresse du même Vincent Chanut.

Au dos de cette carte, il écrivit à toute volée, et vous auriez fait serment que c'était la main de l'ancien inspecteur lui-même :

« Pour capitaine Blunt.

« Je suis venu deux fois. Vous avez eu tort de vous absenter, grand tort. Ce soir, vers minuit, cité Donon, devant le saut de loup. Il y a danger, Dieu veuille que vous soyez de retour ! »

Il replaça les papiers dans son tiroir et ne garda que la carte ainsi préparée, plus deux plis qu'il avait cachetés d'avance.

Après quoi, il s'habilla avec beaucoup de soin et ressortit.

En remettant sa clé chez la concierge qui admirait sa toilette, il dit :

— Je vais me permettre une course de fiacre.

— Pour une fois, répliqua la bonne femme, et quand on va dans le monde !...

Mylord prit, en effet, un fiacre, mais à l'heure.

En premier lieu, il se fit conduire au domicile du capitaine Blunt, chaussée des Minimes.

Il était bien sûr de n'y point rencontrer le pauvre Edouard !

Nous savons que la maison du capitaine Blunt n'avait pas de concierge et qu'il se privait de domestiques. Mylord mit en branle la sonnette dont le

cordon pendait dans la cour pour le facteur. Personne ne répondit.

Mylord s'y attendait. Il monta et introduisit la carte de M. Chanut dans le trou de la serrure.

— L'hameçon a deux crocs, pensa-t-il. Si Chanut vit encore et qu'il vienne avant Blunt, il ira flairer au saut du loup, et alors son affaire est toisée !

En rentrant dans le fiacre, il dit au cocher :

— Rue de Babylone, coin de la rue du Bac.

Ce fut là qu'il descendit, au revers des Missions-Étrangères. Il paya et continua sa route à pied jusqu'à l'entrée du Trou-Donon dont il enfila la ruelle étroite. Il y avait de la lumière à la fenêtre du Poussah. Mylord ne s'arrêta point.

En traversant le terrain découvert au devant du saut de loup, il jeta un regard aux illuminations de l'hôtel de Sampierre qui brillaient à travers les arbres.

Cela le fit sourire.

Puis il atteignit la pauvre porte de la maison de l'aveugle qu'il poussa sans frapper.

La première chambre était vide. Dans la seconde, l'aveugle et Joseph Chaix priaient prosternés auprès du lit d'Eliane, qui était blanche comme la mort et qui avait un crucifix sur la poitrine.

Un prêtre du rite grec se tenait debout au chevet, récitant à haute voix les prières des agonisants.

XXXVIII

CE QUE MYLORD VENAIT CHERCHER

Eliane, la pauvre enfant mourante qui était couchée là si pâle, avec un crucifix sur la poitrine, n'avait pas une longue histoire.

Elle se souvenait bien de son père qui était un ouvrier couvreur. Il s'appelait Pétraki et sa mère, en ce temps-là, avait nom Phatmi.

La maison était déjà bien triste, à cause d'un frère qu'Eliane avait : enfant sombre, qui portait sur son visage une étrange pâleur. Il détestait son père et sa mère, qui étaient dans le voisinage l'objet d'une crainte superstitieuse à cause de lui ; l'enfant les accusait en effet de lui avoir « pris son sang » quand il était tout jeune. On le nommait Yanuz.

Et comme sa gorge avait la trace d'une longue blessure, Pétraki et Phatmi, sa femme, étaient vus de mauvais œil par les gens du quartier.

Pétraki était la bonté même. Une fois, pourtant, la petite Eliane avait été battue parce qu'elle avait apporté à la maison son tablier plein de cerises : de ces belles cerises noires dont le jus est couleur de pourpre.

En la consolant, sa mère lui avait dit ces paroles singulières : « Ton père n'aime pas voir des cerises noires. *C'est avec des cerises noires que Dieu nous a maudits.* »

Elle ajouta :

— Yanuz nous tuera.

La maladie dont Eliane se mourait maintenant l'avait prise peu de temps après, et voici comment : Un jour qu'elle allait porter le dîner de son père, elle le vit de loin monté tout en haut de l'échelle. Son frère Yanuz était au pied qui secouait ; elle crut qu'il jouait, mais l'échelle tomba et Pétraki se tua.

Eliane sentit, en voyant cela, une douleur dans sa poitrine comme si son cœur éclatait.

L'enfant parricide s'enfuit. Phatmi, qui l'adorait, *pleura la prunelle de ses yeux* et devint aveugle.

A dater de ce moment, le malheur s'acharna, et Phatmi disait souvent :

— Dieu l'a pris le premier parce que j'étais la plus coupable.

Elle parlait de Pétraki, son mari.

Quand Joseph Chaix, longtemps après, lui demanda la main d'Eliane, elle répondit :

— Garçon, tu es bien brave d'épouser le malheur et la mort !

Plus tard encore, quand elle vint réfugier sa misère au Trou-Donon, elle pensa :

— La Paléologue ne me reconnaîtra pas après tant d'années. D'ailleurs, cela ne durera pas longtemps : quand le chien perdu revient à la porte de la maison, c'est pour mourir...

Enfin, la veille même du jour où nous sommes, elle avait dit à Eliane :

— Ton frère Yanuz est à Paris.

Et la pauvre petite malade avait frémi sur son lit de mort.

Mylord ne parut ni étonné ni même ému en entrant dans cette chambre d'agonie, où personne ne remarqua d'abord sa présence, tant chacun écoutait, profondément absorbé par la religieuse angoisse du moment.

Mylord se découvrit, chercha de l'œil une chaise et, n'en voyant point à sa portée, il étendit son mouchoir à terre pour ne point marquer son pantalon en s'agenouillant.

Il attendit ainsi, dans une pose excellente de décence et de correction, que le pope eût achevé son office. En se retirant, celui-ci le salua, tout édifié de sa tenue. Joseph Chaix était penché au chevet de sa femme. L'aveugle dit :

— Il y a un étranger ici.

Mylord se releva debout au milieu de la chambre. L'aveugle demanda :

— Est-ce vous, mon fils Yanuz ?

Mylord répliqua :

— Oui, ma mère, c'est moi.

Eliane trembla dans les bras de son mari qui se retourna et murmura :

— C'est l'homme d'hier au soir ! L'homme au couteau ! Je le reconnais.

Eliane essaya de se lever sur son lit. Elle semblait galvanisée.

L'aveugle reprit :

— Je vous attendais, mon fils : vous deviez venir à cette heure du dernier deuil. Que voulez-vous de moi ?

— Je veux le prix de mon sang, répondit Yanuz, qui n'avait pas changé de place. Vous m'avez marqué, tout enfant, de votre propre main, pour une destinée. Je viens chercher ma destinée.

Dans le silence qui suivit, Eliane fit signe à son mari qui se pencha davantage. La bouche froide de la mourante toucha presque l'oreille de Joseph. Elle murmura :

— Tu défendras Charlotte d'Aleix et celui qu'elle aime, au péril de ta vie, pour l'amour de moi ! je renie celui-là, je n'ai pas de frère !

L'aveugle fit un pas vers Yanuz et répéta :

— Que voulez-vous de moi ?

— Votre témoignage, répondit Mylord qui baissa la voix. Achevez ce que vous avez préparé il y a vingt ans. C'est cette nuit même que l'héritier de Sampierre et de Paléologue doit être reconnu. Je veux que vous disiez à Mme la marquise de Sampierre : « Domenica Paléologue, voici l'enfant que vous mîtes entre mes mains au matin du 24 mai 1847 et que je confiai, sur votre ordre, aux soins du vicomte Jean de Tréglave. Je vous affirme cela sous mon serment. »

— Est-ce tout ? prononça l'aveugle dont la voix chevrotait dans sa gorge.

— C'est tout.

— Alors, retirez-vous, mon fils Yanuz, et laissez

votre sœur mourir en paix. Quand le moment sera venu, appelez-moi, j'irai, et votre volonté sera faite; je porterai témoignage.

La tête d'Eliane retomba sur l'oreiller.

Mylord sortit sans même lui accorder un regard; mais sur le seuil, il se retourna pour dire :

— Je ne suis pas un ingrat, vous fixerez votre salaire.

L'aveugle releva son tablier et s'en couvrit le visage.

XXXIX

QUATRE « PRATIQUES »

— Est-ce mon tour ? demanda le Poussah, qui était accoudé sur sa fenêtre, quand Mylord passa, revenant de chez l'aveugle.

Sans répondre, Mylord enfila l'escalier.

Il paraîtrait que le père Preux et lui se connaissaient depuis longtemps et mieux que nous ne l'avons laissé voir jusqu'ici ; car Tonneau, le chien obèse et rageur, loin de se fâcher comme à l'ordinaire, vint flairer Mylord à son entrée en remuant la queue amicalement.

— Petit, dit le père Preux, Tonneau devine le monde : c'est Tonneau qui m'a donné comme ça, l'idée que vous étiez un mâle. Il ne vous a jamais mordu. En fumez-vous une ?

— Non, répliqua Mylord qui s'assit, je voudrais un verre d'eau.

— De l'eau ! répéta le Poussah comme on proteste contre l'absurdité d'une accusation, impossible : connais pas. Jabain, mon bon sujet, est retourné à sa caserne, je n'ai personne pour aller à la pompe. Prenez un verre de bière, si vous voulez.

Il tendit sa chope à Mylord qui la vida d'un trait et qui dit en la remettant sur la table :

— J'aurais donné un louis pour un verre d'eau !

— C'est juste, Fanfan, grommela le bonhomme en ricanant, vous n'avez plus besoin de regarder au prix : vous voilà riche !

Mylord passa son mouchoir sur son front et garda le silence. Il avait chaud, mais c'était tout. Jamais son visage n'avait exprimé une impassibilité plus complète.

— Est-ce fini, ici, à côté ? demanda le Poussah : j'entends pour la petite malade... votre sœur ?

— Je n'ai pas de sœur, repartit Mylord. Mon frère Roland est mort : je suis fils unique.

— Fanfan, dit pour la seconde fois le père Preux : c'est juste.

Il ajouta après un silence :

— Nous avons vu la flambée de Ville-d'Avray en route. J'avais deviné le truc aussitôt que vous aviez parlé de la chambre ronde. C'était absurde, mais vous êtes fait comme ça. La chose a-t-elle marché à votre idée ?

— Oui, répliqua Mylord. Tout me réussit.

— Comptez voir le gibier sur vos doigts, amour : un, deux, trois ?...

— Table rase : six !

— La princesse Charlotte, le petit Blunt, la vieille Savta, le Cervoyer, Mlle Félicité... M. Chanut... Est-ce sûr pour M. Chanut ?

— C'est sûr.

— Et le cocher qui avait amené cette pauvre mignonne Charlotte ?

— Rayé et renvoyé avant la danse.

— Fameux ! Et l'autre cocher, celui du bureau Chanut ? Chopé ?

— Bah ! il n'a rien vu celui-là. Que peut-il contre nous ?

— Hum ! fit le père Preux. On ne sait pas... ça, c'est une paille !

Mylord demanda tout à coup :

— Avez-vous des « pratiques » ?

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous le comprenez.

Il y eut encore un silence.

— Combien en faudrait-il ? reprit le père Preux qui sembla pris d'inquiétude.

— Quatre. Des solides.

— A quelle heure ?

— Dans une heure.

— Où cela ?

— Ici. A l'endroit où Friquet a eu son compte.

— C'est bien près de chez moi, ça, Fanfan, grogna le Poussah.

— Vous aurez moins de chemin à faire.

— Moi !...

— Vous. C'est réglé ; vous en serez, je le veux. Verrez-vous Mme la baronne avant le bal ?

— Je l'attends.

Mylord tira de sa poche les deux plis qu'il avait préparés dans sa mansarde.

— Vous lui remettrez ceci, dit-il. Ce sont ses instructions.

— Ah ! ah ! c'est encore juste ! général en chef... n° 1 !

— Et voici les vôtres, ajouta Mylord en lui tendant le second pli.

Il se leva.

— Peut-on savoir où vous allez, mon prince ? demanda le père Preux, qui essayait en vain de garder son air goguenard.

— Moi, répondit Mylord, je ne dois compte de mes actions à personne. Je suis le maître.

— C'est juste ! c'est juste ! fit le Poussah, pendant que le pas leste de Mylord descendait l'escalier : c'est juste, c'est juste, c'est juste ! Sacrebleu ! c'est juste, et j'ai peur, moi !

Il but coup sur coup deux pleines chopes et frappa la table du plat de sa large main.

Il paraît que Jabain était revenu de la caserne, car il se montra aussitôt derrière le lit.

— Tu as entendu, pas vrai ? dit le Poussah. Nom d'une pipe ! Ça ne lui coûte rien ! Il avalerait la douzaine... Quel drôle de petit homme ! Il irait loin si nous n'étions pas là, nous deux, dans l'intérêt du gouvernement. Et, tout de même, nous avons joliment bien fait de prendre ta permission pour cette nuit... Écoute dur ; tu vas aller jusqu'à la guinguette là-bas ; derrière les Invalides. Tu gageras, Frotin, Renaud, Lamèche et le Hotteux : vingt francs d'arrhes à chacun : voici la monnaie.

Le soldat prit et se dirigea vers la porte.

— Attends donc ! L'omnibus doit rouler encore. Tu prendras une impériale et tu iras voir si M. Morfil ne serait pas chez lui par hasard. S'il n'y est pas tu pousseras jusqu'à la préfecture. Il revient quelquefois à son bureau le soir. S'il n'est pas à la préfecture, tu passeras l'eau et tu regarderas au café du Commerce, place des Trois-Marie, dans le coin à gauche, vis-à-vis du comptoir...

— Après ? fit Jabain.

— Tu lui diras d'envoyer... attends... ah ! nom de bleu ! tu lui diras que ça en vaut la peine et qu'il jette un coup de pied jusqu'ici, lui-même... avec du monde. Galope !

FIN DU TOME SIXIÈME

Grande Imprimerie de Troyes, 126, rue Thiers.

COLLECTION A.-L. GUYOT

PARIS. — *6 et 8, rue Duguay-Trouin, 6 et 8.* — PARIS

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL

Le Fils du Diable	2 vol.
Les Marchands d'Argent	2 vol.
Les Trois Hommes Rouges	2 vol.
La Vengeance de Bluthaupt	2 vol.
Ceux qui aiment	1 vol.
Haine de races	1 vol.
Le Cavalier Fortune	2 vol.
Chizac-le-Riche	2 vol.
Le Vulnéraire du Docteur Thomas	1 vol.
Les Parents Terribles : Les Chenilles du ménage	1 vol.
— Enfin seuls !	1 vol.

ŒUVRES DE PAUL FÉVAL FILS

Le Loup Rouge	2 vol.
Le Testament à Surprises	1 vol.
Le Faux-Frère	2 vol.
Histoires d'Outre-Tombe : Une Soirée chez la Marquise.	1 vol.
— Le Judas Breton	1 vol.
— Le Bouquet du Moribond	1 vol.
Les Amours du Docteur : Tuteur infâme	1 vol.
— Vierge-mère	1 vol.
Les Bandits de Londres : L'Œil de diamant	1 vol.
— La belle Indienne	1 vol.
— Trois Policiers	1 vol.
Un Notaire embêté	1 vol.

Chez tous les libraires : 0 fr. 20. — Franco-poste : 0 fr. 25

ALGÉRIE, COLONIES ET ÉTRANGER : 25 CENTIMES (Port en plus)